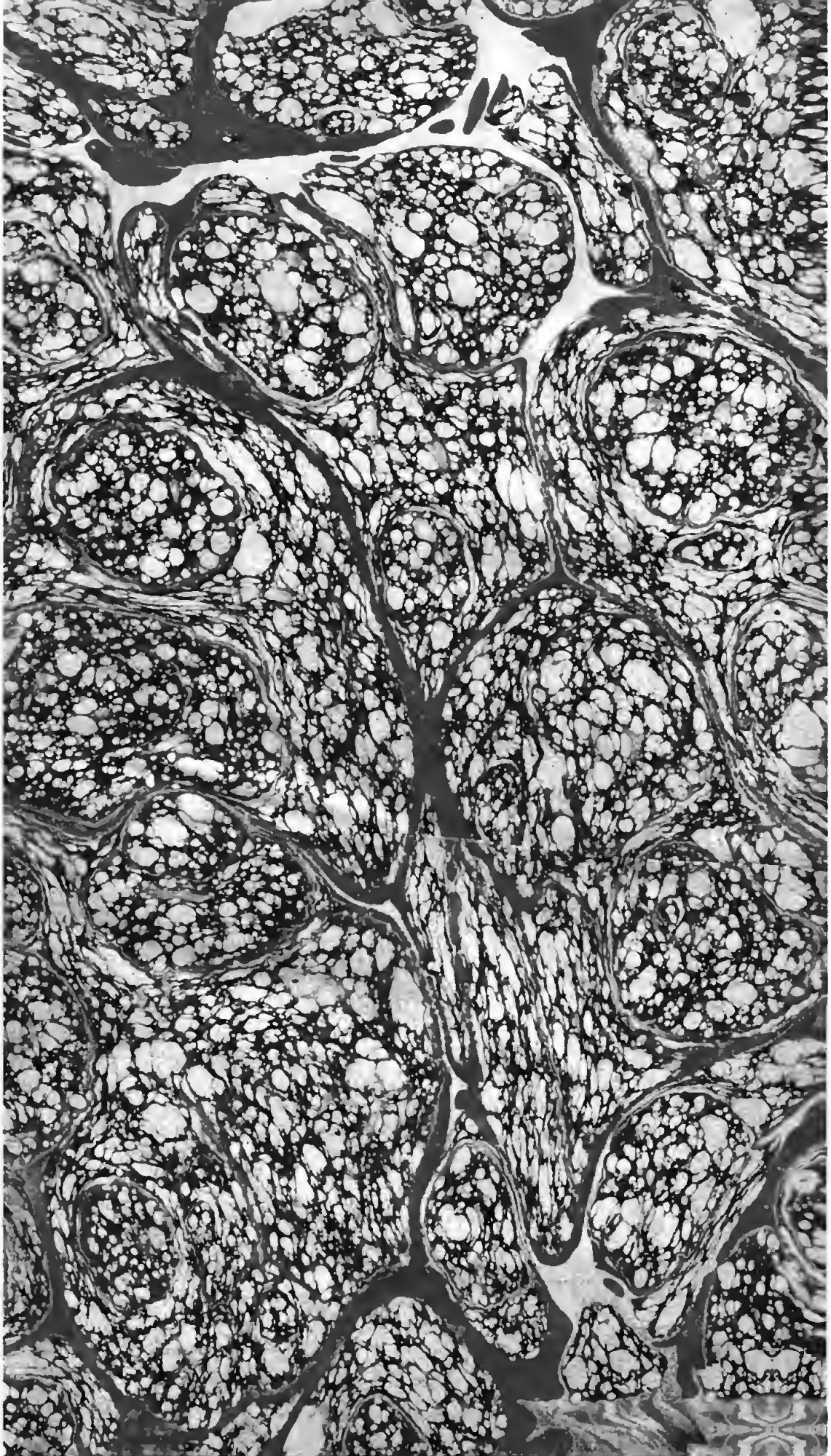
6
N



2262

Palet - X 5 (1

Digitized by Google

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

56912 4

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

PAR L'AUTEUR

D'ADÈLE DE SÉNANGE.

TOME PREMIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, CHEZ H. NICOLLE,
rue des Petits-Augustins, n° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de Fer, n° 14.

1808.

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

CHAPITRE PREMIER.

Je venois d'avoir vingt ans lorsque mon père me ramena à Paris, après m'avoir fait voyager avec lui pendant trois ans pour terminer mon éducation. Avant d'entrer dans le monde, il chercha à me faire connoître les différentes personnes chez lesquelles il vouloit me conduire.

« Nous irons aujourd'hui chez ma-
« dame de Senecey, me dit-il ; c'est une
« femme de grande vertu, d'un esprit su-

« périeur, capable des procédés les plus « généreux, mais qu'on ne peut s'empê- « cher de craindre. » Ce sentiment, si contraire à l'éloge qu'il en faisoit, m'étonna. Quoique assez accoutumé à prendre sans examen les impressions que mon père vouloit me donner, je lui demandai comment des qualités si essentielles pouvoient produire un aussi triste résultat. — « Elle voit beaucoup de monde, « me répondit-il ; chaque soir elle écrit « tout ce qu'elle a entendu dire dans la « journée, le bien et même le mal ; on « ne l'ignore pas : aussi chez elle le plus « sage est gêné ; il semble qu'en y arri- « vant chacun se pose devant une glace, « d'où il ne se perd pas de vue. »

Mon père, accoutumé à diriger mon esprit, m'amena à penser que cette habitude, un peu inquiétante pour les autres, seroit fort utile pour soi ; qu'un

jeune homme qui écriroit, sans rien omettre, ses actions, ses sentiments, les motifs qui l'ont entraîné, deviendroit nécessairement meilleur.

J'allois jouir de ma liberté, commencer une existence nouvelle, et, charmé par l'idée de retrouver un jour toute ma vie, je résolus d'écrire.

Cependant je souriois d'avance à la contrainte que j'allois m'imposer ; car j'entrevoyois fort bien qu'un censeur qu'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni quitter, devoit quelquefois être assez incommode.

CHAPITRE II.

Mon père pensoit qu'il suffit d'imprimer fortement dès l'enfance une vertu quelconque, pour que par la suite toutes les autres viennent s'y réunir, lors même qu'elles auroient été oubliées.

Un grand respect pour sa parole lui paroissoit la base de tout honneur, de toute considération parmi les hommes ; ce fut donc celle de mon éducation. « Ne « manquez jamais à votre parole, mon « fils », me disoit-il sur tous les tons que la voix peut employer pour arriver à l'ame. Au milieu de mes jeux, après mes fautes, dans nos raccommodements, il me rappeloit cette fidélité, me la pres-

crivoit avec l'autorité d'un père, me la demandoit avec la prière d'un ami.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il ne m'a jamais permis de faire la plus légère promesse. « Vous tâcherez, vous es-« saierez de mieux faire, me disoit-il; « attendez, pour le promettre, que vous « connoissiez la mesure du temps et la « valeur des choses. »—L'habitude prise dès l'enfance de cette sévérité d'expression, a sur-tout contribué à me rendre d'une rigoureuse exactitude dans mes engagements. Mais avant de commencer ces mémoires, qu'il me soit permis de rapporter ici la première circonstance où mon père reçut ma parole et me dit : *Je vous crois.*

La fermière qui m'avoit nourri demeuroit dans le village voisin. Louise étoit une bonne, une excellente femme; Agathe, sa fille, étoit charmante; elle

m'appeloit son frère, je la nommois ma sœur, et nous nous aimions sans nous en douter.

Mon père savoit que j'allois voir tous les jours la bonne Louise ; mais il ignoroit que Louise avoit une fille, et il s'applaudissoit de me trouver un cœur reconnoissant, lorsque j'étois au moment de porter le trouble dans cette honnête famille.

Un jour il envoyoit à Paris; pendant qu'il cachetoit ses lettres, et croyant qu'il ne m'écoutoit pas, je priai son valet de chambre de me rapporter une robe de mousseline très belle, une jolie croix d'or, et un tablier de soie rayée.—« An-« toine, c'est une grande affaire que ce « tablier de soie, lui dis-je gaiement; il « ne faut pas qu'on le voie de loin; il ne « le faut pas brun; il faut qu'il soit bien. « — Qu'entendez-vous par bien? reprit

« mon père. — J'entends beaucoup de « choses que je ne puis expliquer, mais « qui ne m'embarrasseroient guère si « j'avois à le choisir. — Il est assez in- « différent à Louise que le présent « que vous voulez lui faire soit joli, ne « suffit-il pas qu'il lui soit utile? » Mon père me regardoit, et, pour la première fois, je me sentis rougir. Il attendoit ma réponse, et je ne pouvois parler. « Ne « pensez-vous donc point qu'il vaudroit « mieux lui donner l'argent que coûte- « ront ces fantaisies? — L'argent seroit « pour elle, repris-je en balbutiant, et « ces fantaisies sont pour sa fille. — « Ah! c'est différent, reprit mon père. « Antoine, ayez soin des commissions « que vous donne mon fils ; je me « chargerai de fournir à Louise les « choses nécessaires qu'il oublie. » Mal- gré ce petit reproche, je ne voyois que

la joie d'Agathe, que sa parure; si c'étoit une foiblesse, je la croyois permise, puisque mon père ne l'avoit pas défendue: heureux par lui, j'étois content de moi.

Avec quelle habileté il éloigna jusqu'au souvenir de Louise, et passa toute la matinée à m'occuper ou à me distraire! Le soir il me proposa une promenade dans le champ de cette bonne femme; il avoit l'air si indifférent, que j'acceptai sans méfiance, et sans deviner qu'il vouloit savoir jusqu'à quel point Agathe m'intéressoit.

Louise nous reçut avec le plaisir qu'elle avoit toujours à me voir; elle montra à mon père le petit jardin que nous cultivions sa fille et moi; il regarda les fleurs les unes après les autres, et j'aurois voulu les bouleverser toutes.

Ce petit jardin étoit exactement sem-

blable à celui que depuis trois mois je m'étois fait sous mes fenêtres près du château. Mon père, jouissant du plaisir que je prenois à m'en occuper, avoit voulu me donner un terrain plus considérable : je le refusai à plusieurs reprises; cette bizarrerie l'étonna, et l'auroit peut-être éclairé, si une heureuse défaite ne m'avoit soustrait à ses observations. — Je prétendois ne désirer qu'un jardin assez resserré pour le cultiver moi-même.

Il s'étoit contenté de cette raison, parce qu'elle auroit été la sienne; mais j'en avois une autre dont mon cœur étoit enchanté. J'aimois à me faire un petit jardin semblable, en tout à celui d'Agathe. — Un églantier étoit chez Agathe, un églantier fut près du château. — Un lilas au château, un lilas chez Agathe..... Jours de joie, d'innocence ! Jours paisibles! ni la fortune, ni l'ambition, ni

même un amour partagé ne pourront vous faire oublier. Jardin d'Agathe, vous ne serez plus si près du château, mais vous aurez encore une place dans le parc. Un sentier détourné, solitaire, me conduira vers vous : ce n'est point avec des regrets que j'irai vous chercher. Amour pour Agathe, vous n'eussiez pas rempli ma vie ; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille ni lendemain.

Que de preuves d'amour j'avois déjà données à Agathe sans qu'elle les distinguât, et sans me douter que je l'aimois ! Mon père en se promenant s'efforçoit de paroître gai, mais j'apercevois sa préoccupation. Il revint chez Louise. — Par « quel hasard, lui dit-il, n'avois-je « jamais vu Agathe ? — Elle étoit chez « ma mère. — Depuis quand est-elle

« revenue? — Depuis trois mois. — Il « faudra bientôt songer à la marier. » — En disant ces mots mon père me regarda, et j'éprouvois un embarras inexprimable. — « Qu'elle soit sage, dit mon père, et « je la doterai. » — Ce *qu'elle soit sage* fut accompagné d'un regard si sévère, qu'Agathe baissa les yeux comme si elle avoit su ce que c'étoit qu'être coupable.

En rentrant au château il s'arrêta près du petit jardin que j'avois fait sous mes fenêtres. Il regardoit chaque plante avec un triste étonnement, et sembloit se dire: — « Depuis quand son ame m'est-elle échappée? » — Ah! pères, mères, qui prétendez connoître vos enfants, lorsque vous leur verrez un goût nouveau, n'ayez aucun repos que vous ne sachiez ce qui l'a fait naître. Si mon père avoit cherché pourquoi je préférois un vilain petit carré de terre aux jolis bosquets de son

parc, il auroit su qu'il y avoit près de là une Agathe de seize ans, qui pourroit bien inspirer à son fils ce qu'on appelle amour.

CHAPITRE III.

Mon père résolut de marier Agathe, et de l'éloigner de moi. Le lendemain, à déjeûner, il me remit plusieurs papiers qui devoient m'occuper toute la matinée ; et dès qu'il m'eut établi à son secrétaire, il alla chez Louise. J'ai su depuis qu'il lui avoit proposé de donner à Agathe une ferme considérable, si elle vouloit épouser le fils d'un de ses fermiers. Louise accepta avec joie, promit la main de sa fille, et mon père revint au château.

Pendant le dîner, il me dit qu'il avoit passé la matinée à s'occuper de mes amis. — Je le regardois avec inquié-

tude. — « Oui, vous aimez Louise, « c'est une brave femme; j'ai assuré son « sort, celui de sa fille, par un bon ma- « riage; elles seront très heureuses..... « Vous devez être content..... J'ai fait « ce que vous auriez dû faire. — Je n'a- « vois pas de dot à donner à Agathe, « répondis-je en rougissant. — Mon « ami, reprit mon père, j'aurai tou- « jours soin du bonheur de ceux qui « vous seront chers; ainsi une autre fois, « ne formez pas de liaisons sans m'en « parler. Si j'avois connu votre amitié « pour Agathe, j'aurois déjà trouvé « mille manières de lui être utile. » — Jamais mon père ne m'avoit paru aussi bon, et cependant jamais je n'avois été aussi malheureux.

Aussitôt après le dîner j'allai chez Louise : je trouvai Agathe dans le petit jardin; elle pleuroit : je m'assis

près d'elle. — « Ah ! si monsieur votre « père vouloit me donner tout ce qu'il « m'a promis, sans me marier, me dit-« elle, cela feroit le bien de ma mère, « et je suis si heureuse ! » — Comme elle pleuroit en disant qu'elle étoit heureuse ! « Et moi, Agathe, j'étois si content ! » — Elle me fit promettre que je tâcherois d'obtenir que mon père renonçât à lui faire du bien ; c'est ainsi qu'elle s'exprimoit : je m'y engageai, sans même penser que je donnois une parole inconsidérée, ni prévoir comment je pourrois faire changer le projet de mon père. — « Vous reviendrez demain, me dit « Agathe en me prenant la main ? — « Oui, ma bonne amie, lui répondis-je « en l'embrassant. — On ne me mariera « pas, s'écria-t-elle ! » — Je ne pus lui cacher que les volontés de mon père étoient invariables. — « Au moins, me

« dit-elle en soupirant, je vous verrai « demain ? — Oh ! oui, oui ! » — Et elle fut consolée, et elle me dit adieu sans inquiétude.

Nous nous séparâmes en espérant du bonheur pour le lendemain ; à notre âge, c'étoit assez pour ne pas craindre l'avenir.

CHAPITRE IV.

Le lendemain je fus bien embarrassé pour parler à mon père ; son regard annonçoit plus de sévérité que je ne lui en avois jamais vu : cependant j'avois promis à Agathe de lui demander qu'il renonçât à la marier ; et certes, ce n'étoit point par Agathe que j'aurois commencé à manquer à ma parole.

Dès les premiers mots que je hasardai, mon père prit un air austère qui m'imposa. Il me fit sentir qu'on pouvoit mal interpréter mes démarches innocentes, mon affection fraternelle. Le fils de son fermier avoit consenti avec peine à épouser Agathe. Agathe auroit

été méprisée par celui qu'intérieurement je dédaignois ! Comment supporter une pareille humiliation !

Mon père fit retentir jusqu'à mon cœur ces mots sacrés, *probité, honneur;* et je n'avois pas encore renoncé à Agathe, que je commençai à la regretter.

« Si vous aimiez Agathe plus que la « vie, j'en mourrois de douleur, me « dit mon père ; cependant je pour- « rois vous estimer encore : mais si ce « n'est qu'un amusement, il est impar- « donnable. »

Mon père parloit à ma raison, à mon cœur. Je me levai. — « Où allez-vous, « me dit-il? — Je vais décider Agathe « à vous obéir. » — Il me serra dans ses bras ; c'étoit la première fois que je le voyois si tendrement ému : car jusqu'alors j'avoue qu'il s'étoit rarement donné la peine de chercher à me con-

vaincre, encore moins à me persuader. Jamais il n'étoit entré dans sa tête, ni dans la mienne, qu'il me fût possible d'avoir un avis différent du sien. — « Mon fils, mon cher Eugène, assieds-« toi près de moi !..... » Dans son émotion, mon père me tutoya pour la première fois. Cette tendresse d'expression, la douceur de son regard lui livroit toute mon ame. — « Ta vie est encore pure, « me dit-il; ah! que volontiers je te de-« manderois de t'aimer autant que je « t'aime! Connois-tu le monde? Veux-« tu y réussir? — Je serrai sa main. « — Eh bien! laisse-moi te guider, pro-« fite de mon expérience, c'est ainsi que « tu hériteras de ma jeunesse; et ne « faut-il pas que tout ce qui a été à moi « te revienne? Jusqu'ici, tu n'as vu en « moi qu'un maître; aujourd'hui que « tu as été un homme, que tu as eu de

« l'empire sur toi-même, je suis ton « ami. »

Ah ! dans ce moment mon père auroit pu m'ordonner les sacrifices les plus pénibles, j'aurois été heureux de lui obéir.

CHAPITRE V.

QUELLE nuit je passai après cette conversation de mon père ! comme elle avoit élevé mon ame ! Avec quelle exaltation je me promettois d'être digne de ce titre d'ami qui sembloit m'ouvrir une nouvelle existence ! J'avois acquis toute la force qui m'empêchoit de douter de moi-même. Par la suite j'admirai mon père d'avoir essayé mes premiers efforts contre un attachement qui n'étoit qu'un simple goût, qui me laissoit tout l'honneur d'avoir triomphé, sans que le combat eût été trop pénible. Je me crus de l'expérience ; et, comme une chose facile, je me dis que la vie pouvoit être soumise

à la volonté. La première fois qu'on se croitson maître,commander à soi-même, commander aux autres, c'est toujours commander ; je me crus vainqueur, et je m'estimois.

J'allai reporter à Agathe la passion d'être bon, généreux, dont mon père avoit rempli mon ame. Elle m'écoutoit les yeux baissés : je n'eus pas la force de lui parler de son mariage ; mais je lui peignis la joie de soigner sa mère, d'avoir de l'aisance, de faire du bien. J'appelai Louise ; je lui dis que sa fille étoit décidée. Agathe soupira, mais ne me démentit point. — Dès le lendemain mon père fit tous les arrangements nécessaires pour son mariage. A mon tour, je devins triste, et fus au moment de maudire Louise, lorsque nous amenant son gendre et sa fille, elle me dit : « Je n'ai plus qu'un désir ;

« c'est que Dieu vous donne une bonne « femme, un bel enfant, et qu'Agathe en « soit la nourrice. » — J'en aurai bien « soin, dit la pauvre fille » ; puis elle me regarda et reprit : « j'en aurois plus de « soin que des miens ! »

Pauvre Agathe ! elle ne devinoit pas l'amour maternel, et sentoit encore notre jeune et douce affection. Mon père les combla de biens : en partant, Agathe me jeta le dernier regard d'amour ; j'y répondis par un soupir, dernier soupir de regret et d'amour !

CHAPITRE VI.

Non seulement mon père avoit surmonté cette légère inclination, mais il en avoit profité pour me rendre meilleur. Cependant il craignit que la solitude de sa terre ne m'attristât, et crut qu'il falloit à ma jeunesse une vie plus active. J'avois atteint l'âge d'entrer au service; mon père m'envoya au régiment.

Avant mon départ il me parla, pour la première fois, de la retraite dans laquelle il m'avoit élevé. « J'ai renoncé « au monde, me dit-il, pour me consacrer à votre éducation, n'admettant « chez moi que les personnes qui pouvoient vous instruire. On m'a accusé

« de misantropie. Les indifférents se « sont plaints, les amis m'ont oublié. « Mais votre cœur se formoit, il deve- « noit juste et bon, et j'étois satisfait ; « de votre côté, ignorant qu'on pût avoir « une enfance plus dissipée, vous vous « trouviez heureux. »

Il m'annonça l'intention de me laisser peu de temps au régiment, de voyager ensuite avec moi pendant trois ans, et de ne me présenter dans ma famille qu'à mon retour.

Je connoissois mon père : il m'aimoit uniquement, m'auroit sacrifié sa fortune et sa vie ; mais lorsqu'il croyoit un projet utile, ses résolutions devenoient tellement irrévocables qu'elles avoient presqu'à mes yeux la stabilité d'une chose passée. Je me soumis donc à ce plan et partis.

A mon arrivée je me vis soutenu par

la bienveillance des chefs, que la réputation de mon père avoit prévenus en ma faveur. Je parvins à me faire aimer; et la vie militaire, libre, active, insouciante, me parut le bonheur même. J'aimois mon état avec passion; mon cheval étoit mon ami, le soldat mon camarade, les officiers mes frères. Mon cœur étoit si pur, mon ame si ouverte, que je rapprochois de moi tout ce qui m'environnoit. Toujours de bonne humeur, les bêtises des beaux esprits du corps me faisoient rire à pâmer; les gens d'un vrai mérite m'inspiroient les plus belles résolutions. Un grand avenir devant mes yeux sembloit, en me laissant du temps pour tout, me porter à jouir pleinement de l'instant présent. Trop occupé des autres pour penser à moi-même, j'étois dans un état, je ne dirai point d'ivresse, mais d'évaporation con-

tinuelle. Que ces premiers jours de la vie sont heureux ! Pas un retour sur le passé, pas un élan vers l'avenir ; j'étois content.

Au milieu de toute cette joie, je m'avisai de plaindre une petite actrice que mes camarades s'amusoient à siffler dès qu'elle paroissoit. Un jour elle en avoit pleuré sur le théâtre, et de ce moment la pitié me rendit son défenseur. Je commençai par demander à mes amis de la protéger ; ils cessèrent de siffler. J'étois au balcon attendant qu'elle parût ; je me démenois, je priois celui-ci, celui-là de ne rien dire ; ils m'avoient caché le tour qu'ils lui réservoient. Cécile parut, et voilà tous les officiers à l'applaudir ; mais à l'applaudir avec un tel acharnement, qu'après la première surprise il partit du reste de la salle des éclats de rire qui la rendirent encore

plus dégingandée et plus gauche que de coutume.

Je n'avois jamais parlé à Cécile : on voulut me faire les honneurs d'une belle passion pour cette charmante personne ; et me voilà de la plus mauvaise humeur. On ne m'avoit jamais vu d'humeur, et d'abord on ne me crut pas réellement fâché ; mais lorsqu'on s'en aperçut, deux ou trois de mes camarades voulurent me former le caractère. Tantôt on siffloit, tantôt on applaudissoit : enfin je me pris de querelle avec l'un d'eux ; je me permis de ces expressions qu'il faut effacer avec le sang, et je retournai chez moi, lui ayant donné un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit, je pensai à mon père : que j'étois malheureux ! Je sentois toute ma faute, et d'autant plus vivement qu'elle étoit irréparable ; il falloit exposer la vie

d'un brave homme, et risquer la mienne qui ne m'intéressoit guères en ce qui me concernoit. Je puis affirmer que je ne pensai pas un instant à la perte de tant de jeunesse et d'espérance, si je succombois; je n'étois occupé que de mon père.

Cependant je n'avois pas acquis le droit de reconnoître et d'avouer un tort; il falloit m'être battu pour que mon courage ne fût pas douteux. J'arrive au rendez-vous; je m'approche de mon camarade; je lui serre la main sans lui parler; je craignois de dire un mot, il eût été d'excuse. Nous nous éloignons; je me sens blessé, je tombe, et là, devant les témoins, je fais des réparations à celui que j'avois offensé. « Que j'ai re-« gretté, lui dis-je, de n'avoir pas acquis « le droit de vous les faire dès hier! » Il me serra la main à son tour, m'embrassa, et l'on me porta chez moi.

CHAPITRE VII.

J'APPRIS qu'on avoit chassé Cécile du théâtre; assurément on lui faisoit bien de l'honneur, et j'étois indigné qu'on pût la croire l'objet même d'une distraction. Cependant je lui envoyai quelque argent; car j'étois bien sûr que non seulement elle ne trouveroit pas un autre fou qui se battît pour elle, mais qu'elle n'obtiendroit aucun secours: sa disgrace ne lui promettoit pas l'intérêt des insensés, et sa conduite n'appeloit point la bienfaisance.

Cécile se vanta de ma générosité; l'on en crut d'autant plus à ma ridicule fantaisie. J'entrai en fureur, et j'étois si

bien corrigé, que je me promettois fort de me battre contre toute la ville dès que je serois guéri.

Dans cette belle disposition, l'officier le plus goguenard du régiment vint me voir. Heureusement il me trouva seul, alors il étoit assez bon homme; s'il y eût eu du monde, il auroit repris son détestable persiflage. Il me plaignit d'avoir été blessé. Je me récriai sur le ridicule qu'on vouloit me donner. — « Eh! « ne le prenez pas, me répondit-il. — « Comment puis-je éviter cette belle « histoire? — Moquez-vous le premier « de vous-même. » — Quel beau système il me développa! c'étoit une tactique toute entière.

« Je me moque volontiers, me dit-il; « rien de plus divertissant que d'amener une bête à se croire capable d'occuper tout un cercle. J'ai pour cela

« de certaines manières d'écouter, qui « l'engage à se montrer dans tout son « jour. Pour les sots j'encourage leurs « sottises, les répète, les ramène à « quelques circonstances où ils ont été « plus sots que de coutume. Ah! les « bêtes, les sots, tout ce peuple-là m'ai- « me beaucoup. Je sais même des gens « de mérite à qui j'ai préparé l'occa- « sion de tomber dans quelques inadver- « tances qui les ont rendus passablement « ridicules. Mon cher, le persiflage « n'est autre chose que d'ajouter tou- « jours aux torts ou aux défauts des « autres. Cependant il ne faut pas s'y « tromper. Je me souviens qu'un jour « je fis la balourdise de prendre pour « bête un homme qui n'étoit que timide: « je m'en amusai beaucoup; je fus très « aimable, triomphant, lorsqu'avant « de quitter le salon je vis cet homme

« prendre son grand courage, s'appro-
« cher et me dire très haut : *Je sais*
« *gré à ma gaucherie ; sans moi,*
« *vous n'auriez pas eu d'esprit de la*
« *soirée.* Mon homme s'en alla, lais-
« sant tout le monde rire à mes dépens.
« Ah ! il ne faut pas s'y tromper ! —
« Mais, lui répondis-je, les connois-
« sances, les talents ? — Bah ! que faire de
« tout cela dans le monde ? Ces choses-là ne
« sont bonnes que pour ceux qui les pos-
« sèdent. — Je conçois, lui dis-je, que
« vous puissiez vous en passer. — Cette
naïveté m'échappa ; il la crut volontaire,
la prit pour du persiflage, et dès-lors
en fut très content. — « Fort bien, mon
« cher, s'écria-t-il en riant ! Très bien !
« Il n'y a personne ici ; la porte est fer-
« mée, vous pouvez vous moquer de
« moi sans que je m'en fâche : toute-
« fois, souvenez-vous de l'avis d'un

« homme qui connoît le monde. Ne « confiez jamais une sottise que vous « pourrez cacher ; pas de foiblesse sur « ce point. Mais si elle est connue, riez- « en le premier, riez-en le dernier, et ne « quittez jamais la place que vous n'ayez « amené la société à s'occuper d'un au- « tre que de vous. »

Il s'en alla, et je restai indigné de cet abus d'esprit, qui pour briller, amuser tout un cercle, fait taire les meilleures dispositions. Cet homme étoit bon, avoit même de la générosité ; mais jeune, il s'étoit amusé à n'examiner que le côté ridicule de tout le monde et de toutes choses ; actuellement il en étoit frappé d'abord, et pour ainsi dire malgré lui : sa vue étoit si exercée !

Je me promis de profiter de la moitié de ses conseils. Je me moquerai de ma ridicule aventure, me disois-je ; mais

jamais je ne me permettrai une plaisanterie qui puisse affliger un imbécile que je plains, un sot qu'il vaut mieux éviter, ou un homme de mérite dont l'embarras devroit me faire rougir.

CHAPITRE VIII.

Je dormis fort tranquille ; c'étoit la première fois depuis cette sotte affaire. Le lendemain, je reçus mes camarades très gaiement : ils purent rire de moi, devant moi et avec moi tant qu'ils voulurent ; dès-lors ils n'y pensèrent plus. C'est ainsi qu'en vivant avec les hommes, si je ne me corrigeois pas de mes défauts, au moins évitois-je les leurs ; c'est déjà quelque chose. Lorsque je fus rétabli, j'allai chez le commandant de la place. C'étoit un homme très rude, avec un fort bon cœur : il étoit né si impétueux que ses moindres goûts paroissoient des passions. Ne parlant de choses indiffé-

rentes qu'avec des expressions exagérées, c'étoient des amplifications toutes au superlatif; mais il se craignoit tellement lui-même, qu'on sentoit qu'il s'échauffoit à mesure que sa voix s'affoiblissoit, et qu'il commençoit à se servir d'expressions simples.

« Ecoutez-moi, jeune homme, me « dit-il: j'avois votre âge lorsqu'on m'en- « voya pour la première fois à Nancy « où étoit mon régiment. C'est une jolie « ville que Nancy : il y avoit alors une « femme de trente-six ans qui me parut « charmante ; entendez-vous ? » — Il avoit en même temps des yeux terribles, et *charmante* tenoit bien plus de place dans sa bouche que dans celle d'un autre.

« Ma jeunesse la frappa ; je cherchai « à lui plaire, je réussis, et je me crus « heureux ; entendez-vous, heureux ? »

— Toute la chambre retentissoit de ce mot *heureux*.

« Au bout de quelques jours, je crus « apercevoir qu'un monsieur de la ville « venoit chez elle plus souvent que les « autres..... Il s'avisoit de me traiter avec « protection..... de me sourire lorsque « j'arrivois..... Cela me déplut. C'étoit « une connoissance ancienne, me disoit-« elle : je le savois ; mais elle avoit été « nouvelle une fois, et c'est de cette « époque que je m'inquiétois..... je son-« geois à tout cela, regardois ce mon-« sieur fort en noir, répondois à peine « à cette dame, lorsqu'un matin que « j'étois chez elle il y arrive, et lui « présente un petit bouquet d'un air si « mignard que j'entre en fureur..... « Il avançoit la main ; je fais sauter en « l'air son bouquet, son chapeau et lui « propose de passer par la fenêtre. La

« dame tombe sans connoissance ; je « sors avec lui, nous nous battons, « et je le tue ! oui, monsieur », me dit-il en me prenant le bras à me le casser, « je l'ai tué ! un brave homme, « un honnête homme, à qui per- « sonne n'avoit peut-être jamais dit un « mot plus haut que l'autre de sa vie. « Je l'ai tué....! » — Le pauvre commandant fit un tour dans la chambre en essuyant ses yeux mouillés de larmes ; il vouloit que je crusse à ses regrets, et cependant il étoit embarrassé de ses larmes comme d'une foiblesse. Bon et brave homme ! Il me dit en se rapprochant de moi : « Je me désespérois au- « près de ce corps mort : ma mère, qui « étoit pieuse, m'avoit toujours dit qu'il « y avoit un ciel et un enfer ; Dieu sait « où ce pauvre homme étoit allé. Je « m'échauffe, m'indigne contre moi-

« même. Je prends des chevaux et cours
« m'ensevelir à la Trappe. J'y restai six
« mois ; c'est là que je fis un bel exercice
« de patience ! j'ai manqué y devenir
« fou. Mes parents me tirèrent de ma re-
« traite, on me maria ; j'ai fait bien des
« sottises depuis, mais jamais d'irré-
« parables. Trente ans après celle dont
« je viens de vous parler, le hasard me
« fit retourner à Nancy. Je pensai à cette
« dame, et j'eus l'idée d'aller lui faire
« mes excuses sur la manière dont je
« l'avois quittée..... J'arrive chez elle ;
« on y donnoit un bal, c'étoit le ma-
« riage de sa petite fille : je demande
« ma dame, et j'aperçois un petit pa-
« quet tout gris, tout difforme ; c'étoit
« ma dame, plus infirme que son
« âge, peut-être par le chagrin que je
« lui avois causé ; enfin, c'étoit elle.....
« Cette chambre étoit la même, cette

« fenêtre étoit la même, il n'y avoit que « la dame de changée. Plus je la regar- « dois, plus elle devenoit affreuse, hi- « deuse. Est-il possible, me disois-je, « que ce soit pour cette figure-là que « j'aie proposé à un honnête homme « de passer par cette fenêtre ? Je regar- « dois cette femme, je regardois la fe- « nêtre, je sentois la fureur me gagner, « et je m'en allai sans lui parler. Oui, « monsieur, et je fis bien, car je l'y au- « rois fait passer, en expiation à ce « pauvre homme. Savez-vous ce que « c'est que de tuer un homme ? quelles « larmes vous faites couler ? Et vous « vous querellez pour des femmes per- « dues ! Si vous n'aviez pas été blessé, « vous seriez encore aux arrêts ; mais « vous vous êtes conduit bravement. Je « l'ai écrit à votre père. » — En disant cela, il me serra la main bien fort.

« Jeune homme, j'ai conté cette histoire
« à mon fils, je la lui raconte souvent :
« cela ne l'a pas empêché de trouver les
« femmes jolies ; mais cela fait qu'il n'a
« encore tué personne. »

CHAPITRE IX.

Après avoir passé quatre mois à mon régiment, mon père me fit revenir près de lui. Nous partîmes aussitôt pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, et terminer ainsi mon éducation.

J'aimois passionnément mon père, et à peine osois-je le lui dire. Cependant j'étois sûr qu'il auroit donné sa vie pour moi. Sa conversation étoit éclairée, instructive; je la préférois à toutes les autres; je l'écoutois, l'approuvois, mais n'y fournissois rien ou peu de chose: sa sévérité empêchoit qu'il y eût entre nous de doux épanchements, aucun échange d'idées.

Mon père me surveilloit avec le plus

ardent intérêt; mais dès qu'il jugeoit un projet utile ou dangereux, il ne me quittoit pas qu'il ne m'eût démontré ma folie, ou fait adopter son opinion; alors il n'étoit plus question de délai, de demi-sacrifice; les mots entraînement, foiblesse, lui étoient inconnus. Toutefois, il se croyoit indulgent, parce qu'il sentoit combien il m'aimoit; et peut-être me croyois-je sage, parceque j'ignorois encore les passions.

Nous passâmes trois ans à voyager, menant la vie la plus active qu'il soit possible de concevoir. D'abord cette extrême agitation avoit charmé ma jeunesse; bientôt elle en fut excédée. J'avoue que mon cœur sentoit bien plus le besoin de s'attacher, que mon esprit ne trouvoit de plaisir à s'instruire, quoiqu'il reconnût qu'il doit être bon que les hommes aient voyagé.

A peine étions-nous parvenus à nous faire connoître dans une ville, à y former des liaisons, que mon père la quittoit. Il sembloit épier l'instant où je commençois à m'y plaire pour m'en faire partir. Fatigué de visages nouveaux, je soupirois après une vie plus tranquille. Tous mes rêves de bonheur se portoient vers une existence assez douce, assez heureuse pour désirer à chaque jour un lendemain qui lui fût semblable qui m'offrît les mêmes plaisirs, les mêmes sociétés, enfin, ces petits intérêts de chaque instant qui font entre peu de personnes une vie commune, et pour ainsi dire une langue particulière. Il me falloit des amis que je crusse aimer le reste de mes jours, une maison qui fût la mienne, et un pays où l'ambition de me distinguer pût m'être permise. Aussi, dès que nous fîmes un pas vers le retour, je fus trans-

porté de joie. Jusque-là je voyois passer les premières, les plus belles années de ma jeunesse sans gaieté comme sans affection, et me disois souvent : « Je ne « sais pas pourquoi je vieillis, car je ne « vis pas. »

CHAPITRE X.

ENFIN me voilà à Paris ! chez moi ! et j'ai vingt ans ! C'est de ce jour que commencent ces mémoires. Je les écris pour mieux graver dans mon esprit toutes les impressions de ma jeunesse. Si je parviens à l'honneur d'être chef de famille, je veux pouvoir dire à mes enfants : « Voilà quelle a été ma vie ; lisez, ju- « gez, profitez si vous pouvez. » J'ai quelquefois senti qu'on devroit bien déguiser les reproches en conseils, tandis que pour l'ordinaire on présente les conseils comme des reproches.

J'écrirai avec sincérité, mais suivant mon humeur ou ma fantaisie. Quelque-

fois m'abandonnant à ma paresse, à mon insouciance, et courant ensuite après des souvenirs presque effacés ; d'autres fois plus ému, recherchant avec soin tous mes sentiments, les écrivant chaque jour, et osant même devancer l'avenir.

Le lendemain de notre arrivée, mon père me présenta à toute notre famille : jusque-là, sous le prétexte de mes études, il avoit évité de me lier avec aucun de nos parents. Je fus accueilli avec un véritable intérêt ; mais il paroissoit qu'on attendoit plus de moi que d'un autre jeune homme. En effet, quelle espèce de prodige devoit être celui pour qui son père avoit tout quitté, afin de le mieux élever dans une retraite absolue, et qui, après quinze ans, venoit se rejeter dans le monde pour le surveiller encore ! J'étois donc l'objet de la curiosité un peu

maligne des pères et des enfants. Il me mena chez la maréchale d'Estouteville. « C'est une femme que je n'aime point, « me dit-il; mais son rang, sa fortune, son « esprit, lui ont acquis une telle autorité, « que son suffrage est devenu nécessaire « au succès d'un jeune homme qui paroît « dans le monde. Cependant j'ai hésité « long-temps; mais le public s'étonne- « roit trop si j'évitois de vous conduire « dans une maison où, d'ailleurs, des re- « lations de parenté semblent m'obliger à « vous mener. Vous irez donc chez elle, « mon fils; quant à moi, je la verrai « bien peu », ajouta-t-il en soupirant.

Mon père, toujours sérieux, ne m'avoit jamais paru triste; jamais je ne l'avois entendu soupirer. Cette obligation d'aller voir une femme qu'il n'aimoit point, cette première action con-

traire à sa volonté, diminua, je l'avoue, un peu de sa supériorité à mes yeux, et accrut beaucoup l'importance de madame d'Estouteville.

J'avois tort d'oser juger mon père ainsi : je l'avoue, car je n'écris point pour me montrer tel que j'aurois dû être, mais tel que j'étois.

La maréchale reçut mon père avec une politesse froide qui me surprit. Elle me sourit tristement, et, sans me parler, dit à une femme qui étoit près d'elle : *Comme il ressemble à sa mère !* En même temps elle me regardoit avec un intérêt si doux que j'en étois ému. Elle sembloit chercher à retrouver dans mes traits ceux d'une personne tendrement aimée.

Cette ressemblance qui avoit frappé madame d'Estouteville, me rappela que je n'avois jamais vu de portrait de ma

mère. J'en fis la remarque pour la première fois. Mon père m'avoit dit qu'elle étoit morte en me donnant le jour. Ne l'ayant pas connue, ma pensée s'y étoit peu arrêtée. Mais pourquoi mon père n'avoit-il pas eu besoin de s'entourer de son souvenir?

La maréchale me questionna sur mes voyages; j'étois timide, elle m'en sut gré; elle m'écoutoit avec une bonté particulière, et j'étois étonné de me sentir près d'elle comme si je l'avois vue autrefois.

Au moment où mon père s'en alloit, elle se leva et fit quelques pas vers lui pour s'en rapprocher. J'entendis qu'elle avoit l'indulgence de louer mon maintien; et elle ajouta, en me regardant avec intérêt, que, précédé par le bruit qu'avoit fait mon excellente éducation, six mois d'une conduite sage me suffiroient pour

acquérir la réputation la plus désirable.

Mon père, qui jusque-là avoit été fort sérieux, ne put s'empêcher de laisser éclater sur son visage un mouvement de joie, et la pria de m'accorder ses bontés. En la quittant, il me parut moins aigri contre elle.

Cependant, dès qu'il fut en voiture, il retomba dans sa rêverie, ne me répondant que par monosyllabes; je me livrois aussi à mes réflexions. Mon père étoit si absorbé dans les siennes, que tout à coup il lui échappa de se dire à lui même : *Oui, j'ai eu raison, il me consolera!* Mon père consolé! qui avoit pu l'affliger? de qui avoit-il eu à se plaindre? — J'osai le lui demander : il me regarda, comme étonné d'avoir ainsi laissé pénétrer son secret. Habituellement sérieux, il devint plus grave encore, me regarda à plusieurs reprises;

mais soit qu'il me crût trop jeune pour m'accorder sa confiance, soit qu'il fût résolu à ne jamais révéler ses chagrins, il me répondit vaguement que personne n'est exempt de peines.

Cette seule réticence influa sur le reste de ma vie. Ces mots, *il me consolera!* me revenoient sans cesse. Oui, mon père, disois-je en moi-même, je pourrois me sacrifier à votre bonheur, mais le mien n'est plus tout-à-fait en votre puissance. Pour la première fois je venois de sentir le besoin d'une ame qui me chérît dans toute la plénitude de sa confiance et de son affection; d'une ame dont je fusse toute la joie, toute la peine, et qui aussi dépendît de moi.

CHAPITRE XI.

A PEINE étois-je à Paris, que je fus attaqué d'une fièvre inflammatoire. Être malade, en danger, et guéri, fut l'affaire de huit jours. Cependant je ne sortois pas encore, lorsque mon père reçut l'ordre de se rendre à Versailles. Le roi le chargea d'une mission très délicate, dont le succès dépendoit, en quelque sorte, du secret, de la promptitude, et sur-tout de l'estime que le caractère de mon père avoit inspirée.

Trop foible encore pour l'accompagner dans ce voyage, qu'il falloit faire sans perdre un instant, sans prendre aucun repos, mon père fut obligé de me

laisser à Paris. Nous convînmes de dire qu'il étoit allé passer quinze jours dans ses terres. Son absence ne devoit durer que six semaines; mais si elle se prolongeoit, je lui promis d'aller le joindre aussitôt que mes forces me le permettroient.

Au moment de son départ, mon père me donna beaucoup plus d'argent que je ne devois raisonnablement en désirer. — « Mon enfant, me dit-il, « ne contractez jamais de dettes : je « sais qu'à votre âge tous les enga- « gements sont nuls, mais votre pa- « role me seroit sacrée. Oui, mon fils, « ajouta-t-il en élevant la voix, vous « n'avez point de frère, point de sœur « qui partage mes devoirs, et je puis « tout sacrifier à ce que j'appelle le vé- « ritable honneur. N'oubliez donc point « que je languirai, souffrirai dans ma

« vieillesse, si votre jeune âge a été in-
« considéré. A mon retour, je vous ferai
« connoître ma fortune; c'est vous qui
« jugerez ce que je puis accorder à vos
« besoins, à vos habitudes. Vous êtes
« mon ami. » Que j'étois ému ! Je pris
ses mains dans les miennes. « Mon
« père, s'il est vrai que je sois votre ami,
« parlez à votre fils : vous avez eu des
« peines; mon cœur vous plaint, vous
« approuve d'avance; chacune de vos
« paroles m'inspirera vos sentiments. *Il*
« *me consolera*, vous l'avez dit. Eh ! de
« quel autre que moi pouviez-vous par-
« ler? » — « Ce mot vous a fait une grande
« impression, me répondit-il tristement.
« Je n'ai point de peine, mon fils, ou il
« me seroit douloureux de les confier. »
Je serrai mon père dans mes bras, le pres-
sai contre mon cœur; j'espérois briser
cette glace qui nous séparoit. Mon père

me repoussa doucement, mais il me repoussa. S'il avoit su que de sa confiance dépendoit toute la mienne !.... Pourquoi m'a-t-il appris qu'il pouvoit y avoir entre nous des réserves impénétrables ? Quel mal il me fit, lorsque, reprenant toute la sévérité de sa raison, je l'entendis me dire froidement : — « Croyez, mon fils, que « je sais mieux que vous ce qu'il est bon « de vous taire, ou de vous apprendre. » En s'en allant, mon père m'embrassa. Il me quittoit pour la première fois, et j'avois besoin d'être seul, de m'abandonner au regret que j'éprouvois. Il me sembloit avoir perdu un ami que je n'avois fait qu'entrevoir ; je le regrettois d'autant plus que, comme père, il étoit incomparable.

CHAPITRE XII.

Le lendemain du départ de mon père je me trouvai bien isolé dans sa grande maison. L'émotion que j'avois éprouvée la veille n'étant plus si vive, le souvenir de ses bontés reprenoit toute sa force; je devins plus triste encore lorsqu'on me demanda les ordres que mon père donnoit toujours. Ces mots si simples, *Monsieur dînera-t-il seul?* me troublèrent. Que je plains celui qui jouit du premier moment où il se trouve et maître et seul chez lui! Sa jeunesse n'a sûrement pas été environnée de bienveillance et d'amour.

Ne pouvant m'occuper, j'allai me

promener dans la campagne ; plus calme, je m'étonnois de l'impression que ce refus de mon père m'avoit causée. N'étoit-il pas maître de ses secrets? La veille, je n'avois jugé que mon père; lui absent, je n'examinai que moi. Cependant je pensai à la conduite qu'à sa place j'aurois eue avec mon fils, et je me promis que mes enfants n'apercevraient jamais s'il y avoit dans mon ame des points où ils n'arrivoient pas. Tout en marchant je fis de beaux plans pour leur éducation, mais je revenois toujours à l'objet qui m'avoit blessé; c'étoit l'article de la *confiance,* que je discutois avec moi-même. Obligé de m'avouer que la jeunesse est indiscrète, inconsidérée, je ne pensois qu'à devenir meilleur, à devenir si parfait pour mon père, qu'il pût me bénir tous les jours de sa vie. A ma dernière heure, me di-

sois-je, je lui demanderai de mettre ma main sur son cœur, de la placer là où mon affection n'a pu pénétrer. Oh ! quel est le jeune homme qui ne se rappelle qu'à la première peine de son ame toutes les idées d'une fin prématurée sont venues le consoler et l'attendrir !

Dans la disposition mélancolique où je me trouvois, je résolus de ne pas aller encore dans le monde. En attendant, pour me distraire, je m'amusai à voir les établissements publics, les monuments, les tableaux, enfin tous les chefs-d'œuvres que Paris renferme. Mes matinées étoient données entièrement à ces courses instructives, mes soirées aux spectacles ; à mon retour j'écrivois, pour mon père, mes réflexions sur ce que j'avois vu ; et je me disois, quelquefois avec amertume, tantôt avec

une douce tristesse, tantôt assez gaiement : Je ne suis pas content de lui, mais il sera content de moi.

CHAPITRE XIII.

Il y avoit déjà huit jours que je vivois seul, lorsque l'ambassadeur d'Espagne donna une fête superbe à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle du bal j'aperçus la maréchale d'Estouteville; elle y étoit venue pour conduire la marquise de Rieux sa petite-fille.

Madame d'Estouteville, assise au haut de la galerie, regardoit avec assez d'indifférence toute cette agitation; mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, elle me fit signe d'approcher : « Dites-« moi donc ce que vous devenez, et « pourquoi je ne vous ai plus revu? » — « Mon père est absent, répondis-je

« avec embarras. » — « Est-ce qu'il vous « a défendu d'aller dans le monde sans « lui ? » — « Il m'a souvent dit, ma- « dame, combien je serois heureux que « vous daignassiez me permettre de vous « faire ma cour. » Elle ne put dissimuler un peu d'étonnement, mais reprit aussitôt : « Demain, je veux que vous ve- « niez dîner chez moi. » — J'acceptai avec reconnoissance, et me plaçai derrière son fauteuil ; dès qu'elle s'en aperçut, elle me renvoya. — « Ne restez point « près de moi, me dit-elle avec bonté ; à « votre âge, au bal, il faut danser, s'a- « muser, et chercher à plaire aux jeunes « femmes. » Je ne pus m'empêcher de sourire. — Elle le remarqua. « Mon- « sieur me trouve peut-être trop gaie ? « me dit-elle en plaisantant, cependant, « croyez que je vous donnerois de fort « bons conseils ; ceux de votre père vous

« réussiront chez vous, les miens vous « feront réussir dans le monde. » Cette personne si digne, si froide, me traitoit avec une bienveillance particulière; il me venoit toujours dans l'esprit que mon père s'étoit sûrement trompé lorsqu'il avoit cru avoir à s'en plaindre; mais j'éloignai toutes réflexions et me lançai dans le bal. Je n'avois pas désiré les plaisirs bruyants, et j'en jouis comme si j'en eusse été privé. Les parures, les lumières, la musique, le mouvement du bal, tout m'enivroit!

Comme j'arrivois, on se rangeoit pour faire place à une jeune femme qui alloit danser un menuet. Quelle grace! quelle dignité! et comme l'homme qui dansoit avec elle me paroissoit heureux! J'éprouvai très vivement l'envie de me moquer de lui, et le besoin d'applaudir cette jeune personne.

A peine le menuet fut-il fini qu'elle alla reprendre sa place. Je m'approchai ; une sorte d'enchantement m'arrêtoit près d'elle. Je ne pouvois détacher mes regards de cette physionomie vive, piquante qui a conservé l'air de joie, d'ingénuité de l'enfance ; de ces grands yeux noirs si parfaitement doux, qui semblent encore ignorer la peine et ne laisser prévoir aucun chagrin. Sa taille souple, légère, élégante ; ses beaux cheveux noirs attachés avec des roses ; sa robe garnie de roses, tout en elle étoit si frais, si jeune et si agréable, qu'on auroit craint d'y trouver le moindre changement.

Les hommes les plus à la mode s'empressoient de l'environner. Je regrettois de la voir sourire à leurs plaisanteries ; mais ce sourire étoit si gracieux qu'il paroissoit de l'obligeance. — Plusieurs fois elle porta ses yeux sur moi ; je ne

voyois plus qu'elle, ne m'occupois que d'elle : il me suffisoit de la regarder pour être content.

Quelque insensée que soit cette idée, je ne pus m'empêcher de croire qu'elle me regardoit avec une impression triste. Il me parut même qu'elle détourna la tête, et qu'il lui échappa un soupir. Aussitôt, demandant son nom, j'appris avec transport que cette charmante personne étoit la jeune marquise de Rieux, petite-fille de la maréchale d'Estouteville. A peine fus-je le maître de ne pas m'écrier, *je la verrai !* Mais je me le disois tout bas, et j'étois ravi.

Il me fut facile de lui être présenté ; elle me dit quelques mots obligeants sur mon père. Mon attachement pour lui étoit si connu, que je ne me rappelle personne qui ne m'ait d'abord parlé de lui. — Il me parut donc simple qu'elle

s'en occupât; mais près d'elle, toutes les phrases insignifiantes de la société m'inspiroient un intérêt nouveau. Elle me demanda si je dansois ; au lieu de lui répondre, je m'informai si elle étoit engagée. — « Oui ». — « Ah ! repris-je in- « volontairement, la danse n'est plus « qu'une fatigue. » — « Je suis priée pour « la première walse », reprit-elle avec son regard séduisant. Et moi qui venois de déclarer presqu'une aversion pour la danse, je la priai de s'engager avec moi pour la seconde. Elle sourit. Sa coquetterie encore naïve ne chercha point à me dissimuler qu'elle apercevoit bien que le seul plaisir de danser avec elle m'entraînoit. — Quelle danse que cette walse ! Jamais celle que j'aimerai ne walsera avec un autre que moi, et jamais celle qui m'aimera ne walsera, même avec moi, devant personne.

Toutes les fois que madame de Rieux passoit devant moi, nos yeux se rencontroient ; mais, excepté ce regard, elle ne s'occupa que de celui qui dansoit avec elle. La walse finie, elle vint se remettre à la place que je lui avois gardée. Pendant qu'elle se reposoit, elle me demanda si mon père étoit à Paris ? — « Il n'y arrive « que dans quinze jours. » — « Comment « a-t-il pu rester éloigné de vous silong- « temps, me dit-elle avec une sorte « d'emphase ! » Je ne lui répondis pas ; car le *si long-temps* me paroissoit un persiflage lorsqu'il s'agissoit d'aussi peu de jours. — « Vous croyez que je plai- « sante, me dit-elle, et vous avez tort ; en « quinze jours on peut oublier. . . . » — « Presque tout, repris-je, en cherchant à « ôter à ma voix ce qu'il y avoit de trop « sévère dans mes paroles ; presque tout, « hors un père.... ! — Vous êtes grave,

« répliqua-t-elle assez surprise ; mais je « ne m'amuserai pas à défendre ceux que « vous paroissez si disposé à oublier. » Apercevant aussitôt tout le ridicule de mon humeur, je voulus réparer ce tort : elle ne parut ni se le rappeler, ni apercevoir mon retour. Dédaignant également l'un et l'autre, parfaitement à son aise, me voyant toujours à ses côtés, elle continua de causer avec moi. Elle me parla de mes voyages, me demanda si je m'étois amusé, si aucun pays ne m'avoit assez intéressé pour m'inspirer le désir d'y retourner. Enfin, elle ne me parla que de moi, et je ne m'occupai que d'elle.

Pendant que nous causions, je remarquai que le comte de Tavannes, avec qui elle avoit walsé, passa devant nous, lui fit la révérence la plus profonde, mais en riant : elle lui rendit son

salut en riant aussi. — « *Jamais ?* lui « dit-il avec l'air du doute. » — « *Moins* « *que jamais*, répondit-elle d'un ton « très positif. » — *Nous verrons*, re- « prit-il en secouant la tête. » Il alla parler à une autre femme, et elle recommença à causer avec moi.

Son intimité apparente avec ce jeune homme me déplut : je ne sais pourquoi je me croyois le sujet de ces mots mystérieux. — « Votre père vous a-t-il dit que « nous étions un peu parents ? » — « *Ja-* « *mais* », répondis-je à mon tour, d'un air que je m'efforçai de rendre bien fin, quoique je n'attachasse aucune importance à l'oubli qui avoit empêché mon père de me parler d'elle. Aussi quelle fut ma surprise lorsqu'elle me répondit tristement : — « Je le crois, je m'en « doutois. . . . » — « Comment, vous le « croyez, m'écriai-je ? Et pourquoi » ?

— « Ah ! les intérêts de famille ont « une gravité qui ne convient pas au « bal. Voulez-vous walser ? » Je la suivis, la tenant dans mes bras, tournant dans cette chambre avec elle, partageant sa gaieté ; car la walse russe est si vive, qu'elle ressemble un peu à la folie : j'éprouvois un sentiment de joie, de bonheur que je n'avois jamais connu. Si l'on m'eût dit que je voyois madame de Rieux pour la première fois, je ne l'aurois pas cru ; si l'on m'eût averti de craindre l'avenir, je me serois moqué de l'avenir et de la prévoyance. La walse finie, je ne quittai pas madame de Rieux de la soirée. — « Quel âge avez-vous, « me dit-elle ? » — « Sommes-nous bien « proches parents, lui répondis-je. » — « Non, pas assez pour nous aimer ni nous « haïr. » — « Mais au moins assez pour « que vous consentiez à me recevoir. »

— « Oui.... nous nous chercherons par « égard », reprit-elle d'un air doucement moqueur, « avec indifférence. » — En prononçant ces derniers mots, il y avoit sur son visage : *Moi, cela n'est pas douteux ; mais vous, nous verrons !*

Je la ramenai jusqu'à sa voiture, et revenu chez moi, je me croyois encore au bal. Je voyois madame de Rieux sourire, me regarder ; un souvenir de musique, de danse, charma ce moment qui précède le sommeil, et je m'éveillai si content, si gai, que j'aurois craint d'ajouter un sentiment à l'impression légère qui m'étoit restée.

CHAPITRE XIV.

Je me rendis chez la maréchale : elle n'étoit pas encore dans le salon ; il y avoit beaucoup de monde, mais point de femmes. C'étoit un jeudi, jour où elle invite toutes les personnes distinguées par un mérite quelconque. Les rangs s'y trouvoient réunis sans être confondus ; l'homme de lettres cherchoit à plaire, le grand seigneur à obliger. Toujours attentif à s'oublier soi-même, toujours empressé à faire valoir les autres, il sembloit qu'à ces jeudis le *grand moi* étoit effacé. Je crois bien qu'on le retrouvoit en sortant ; mais au moins chez elle il ne se faisoit jamais sentir.

La maréchale parut, suivie de madame de Rieux. Qu'il a de charmes, ce premier penchant du cœur, ce goût qui porte l'un vers l'autre sans aimer encore, sans se demander même si l'on s'aimera jamais !

Je ne me suis pas aveuglé : madame de Rieux n'avoit fait qu'un pas dans la chambre, qu'elle m'avoit déjà salué d'un regard, et que tout l'attrait de sa personne et la grace de sa parure m'avoient enchanté.

La maréchale parla à tout le monde en allant à sa place. Madame de Rieux la suivoit, disant aussi ses petits mots obligeants à chacun. Lorsqu'elle fut près de moi, elle me regarda sans me parler : je lui en sus gré; ce n'étoit pas me traiter comme un autre.

Je saluai madame d'Estouteville avec un profond et véritable respect. — « Au-

« jourd'hui, me dit-elle, il sera de très « bon goût que vous restiez près de mon « fauteuil, et que vous vous occupiez « de moi. » Elle ajouta en souriant : « La maîtresse de la maison où un jeune « homme est admis, quelque vieille « qu'elle soit, doit toujours lui paroître « aimable. Messieurs, dit-elle en me « désignant, je vous présente un jeune « ami ; son éducation un peu sévère le « rapprochera de notre âge. » — On m'accueillit avec bonté, avec intérêt, et j'allai me placer derrière madame d'Estouteville. Madame de Rieux s'assit à côté d'elle. Ce n'étoit plus cette femme à la mode, si vive, si gaie ; c'étoit une personne douce, timide, désirant plaire sans y prétendre ; et j'ajoutois à l'agrément de sa figure tout celui que son esprit devoit acquérir dans une telle société.

On jugea quelques livres nouveaux, sans engouement comme sans amertume. La maréchale parla du bal de la veille ; parler de bal, c'est penser aux femmes ; elle nous dit : — « En France, « une femme ne paroît dans le monde « qu'après son mariage : alors son sort est « fixé, ou du moins elle doit le croire. Je « voudrois qu'une sorte de repos, de « calme l'environnât ; que son regard « fût doux et tranquille ; que ses sen- « timents fussent plutôt devinés qu'a- « perçus. Elle doit arriver sans qu'on « l'entende venir, rire sans éclats, n'é- « lever jamais la voix : parler bas at- « tire l'attention, parler peu fixe le sou- « venir. »

— « Voilà, dit monsieur de Sene- « cey, une personne toute charmante ; « mais, pour naturelle, il faut y renon- « cer. » — « Pourquoi, reprit la maré-

« chale? désirer plaire, mais en douter,
« donne seulement au naturel quelques
« graces de plus.

« Quant à moi, reprit le marquis de
« Nangis, je consens à ce que les femmes
« restent telles que Dieu les a faites,
« pourvu qu'elles sachent s'occuper.
« Madame la maréchale me permet-elle
« de lui raconter un des désespoirs de
« ma jeunesse?

« Je me souviens d'avoir été très lié
« avec une femme belle comme un
« ange, mais qui n'avoit jamais ouvert
« un livre, jamais brodé, jamais des-
« siné: aussi, quoique née avec autant
« de bon sens qu'une autre, on ne pou-
« voit rester avec elle un quart d'heure.
« Moi, qui en étois éperdu, je ne lui
« ai trouvé d'esprit qu'une seule fois;
« elle se faisoit peindre: droite, silen-
« cieuse, immobile, elle paroissoit ce-

« pendant moins nulle qu'à l'ordinaire,
« car elle sembloit partager l'occupation
« commune.

« N'ayant de goût pour rien, elle at-
« tendoit toujours ses plaisirs du mo-
« ment qui devoit suivre, et ses phrases,
« en me voyant, étoient presque toutes
« comme celle-ci : *Ah! bonjour. Où*
« *irons-nous ce soir?*

« Ne sachant comment occuper ma
« belle insouciante, je lui inspirai la
« fantaisie d'apprendre l'anglais, et
« choisis pour mes leçons une comédie
« où le caractère d'un homme oisif est
« peint d'une manière admirable. Je l'ex-
« pliquois à mon amie, espérant qu'elle
« s'y reconnoîtroit; mais elle écrivoit
« sous ma dictée sans écouter un mot de
« ce que je lui disois.

« Dans la comédie, cet homme, ex-
« cédé de la longueur du jour, éprouve

« un moment de joie dès qu'il paroît un « nouveau personnage. Tous lui sont « bons, aucun ne lui est meilleur. Aussi, « à peine leur a-t-il entendu dire deux « ou trois phrases, que l'ennui le re- « prend. Il va voir à la pendule où en « est l'heure, revient écouter d'un air « distrait, répond en bâillant, regarde « sa montre; et, accablé par le poids du « temps, il va sans cesse de la montre à « la pendule, de la pendule à la montre, « disant à chaque fois : *Voyons com- « ment va l'ennemi.*

« Ma belle amie ne s'aperçut pas que « l'ennemi étoit le temps; elle trouva « l'état de cet homme assez naturel, « et me demanda en bâillant ce qu'il « y avoit de piquant dans ce caractère. « — J'éclatai de rire, elle se fâcha; je « cessai de la voir, et ne suis pas bien « sûr qu'elle s'en soit aperçue.

« Depuis lors, ajouta monsieur de « Nangis, je n'ai eu garde de contempler « la beauté d'aucune femme, avant de « m'être bien informé si elle savoit « comment va l'ennemi. »

On ne plaint guère un malheur ridicule ; aussi trouvoit-on plaisant celui que monsieur de Nangis appeloit un des désespoirs de sa jeunesse. Mais on s'en amusoit, parcequ'il s'en étoit moqué le premier ; et personne ne se permit d'en rire plus haut que lui.

De l'usage du temps, on passa à l'emploi de la vie. Des idées bizarres succédoient aux pensées les plus sombres : ces idées bizarres ramenaient à des sentiments doux ; enfin, causer, chez madame d'Estouteville, étoit une manière de penser haut, sans transitions, mais sans incohérence, sans prétention comme sans danger.

CHAPITRE XV.

J'AVOIS quitté la maison de madame d'Estouteville si occupé d'elle, si enchanté de madame de Rieux, que je résolus d'y retourner dès le lendemain. J'arrivai chez elle avec assez d'embarras, craignant qu'elle ne me trouvât importun ; mais elle parut bien aise de me voir, et me reçut comme si elle m'avoit attendu.

Au moment d'aller à l'opéra avec madame de Rieux, elle me proposa de les accompagner. Que je me sentois aise de me trouver dans cette voiture, seul avec elles! Combien j'eus soin de madame d'Estouteville! Je lui donnai le

bras pour monter dans sa loge ; j'éprouvois une secrète complaisance à prévenir ses moindres désirs ; elle me regardoit avec intérêt, et je sentois pour elle un véritable attachement.

Elle me demanda ce que je faisois de mes soirées. Je lui avouai que, ne connoissant personne, je les passois ordinairement seul. — « Si mon grand âge « ne vous ennuie pas, me dit-elle, en « attendant le retour de votre père, ve- « nez tous les jours dîner et souper chez « moi ; regardez-moi comme votre mère : « si elle vivoit, je suis sûre qu'elle seroit « sensible à l'intérêt que vous m'ins- « pirez. » — Elle soupira, regarda le spectacle sans me parler davantage, et me parut triste et préoccupée.

Un peu avant la fin de l'opéra, elle me dit avec un ton de voix rempli d'affection. — « Mon enfant, faites appeler

« ma voiture. » — *Mon enfant!* répétois-je intérieurement; et mon cœur étoit satisfait. Oui, j'aimerai madame d'Estouteville comme madame de Rieux l'aime; je la soignerai comme elle la soigne : c'est déjà un bonheur que d'avoir un intérêt semblable, une occupation commune.

Il y avoit beaucoup de monde chez la maréchale lorsqu'elle arriva. On se mit à jouer; j'ignorois tous les jeux, elle m'invita à les apprendre pour me rendre utile, agréable, et ne pas m'ennuyer : « D'ailleurs, ajouta-t-elle, ceux « qui n'ont pas appris jeunes les jeux de « calcul, ne les savent jamais bien; ils « commencent par jouer en dupes, finissent par s'en fatiguer, et se jeter « dans les jeux de hasard, et la mauvaise compagnie. » Je trouvai qu'elle avoit bien plus raison, lorsque madame

de Rieux se mit à jouer. Elle choisit pour faire sa partie deux vieillards peu riches, qui ne tenoient des cartes que pour user le temps. On les eût oubliés, elle s'en occupa. Egayés par la vue de sa jeunesse, heureux d'être l'objet de sa complaisance, cette soirée put encore embellir leur souvenir. Si j'avois su jouer, madame de Rieux m'auroit peut-être admis à cette partie d'enfants : mais sans y être appelé je n'osai pas m'approcher d'elle.

Que je me sentis seul, lorsque tout le monde fut occupé! Peu à peu m'abandonnant à mes réflexions, je m'étonnai de n'avoir pas encore entendu parler de monsieur de Rieux. Je sais qu'il voyage depuis trois ans : assurément, en regardant celle qu'il oublie, il me paroissoit bien insensé ou bien à plaindre.

Quel peut être le motif de cette longue

absence? Madame d'Estouteville seule pourroit m'en instruire; mais sous quel prétexte oser faire une question à une personne qui possède si bien le sentiment des convenances!

La maréchale est une femme respectable par son âge, jeune par son esprit, recherchée par tout ce qui prétend à quelque considération. Ce n'est pas un petit succès pour un jeune homme ou une jeune femme qui entre dans le monde, que d'être appelé près de son fauteuil pour causer avec elle.

Distinguée sur-tout par une extrême politesse, madame d'Estouteville n'oublie jamais les égards qu'elle doit aux autres, ni le respect qu'elle peut en attendre; aussi ne souffre-t-elle point ces éclats de voix qui avertissent la contradiction et encouragent les disputes; elle dit sa pensée telle qu'elle est, sans atta-

cher le moindre prix à vous convaincre, ni laisser l'espoir qu'elle pourra être ramenée à une autre opinion.

Jamais elle ne s'abaisse à dire une méchanceté positive, à donner une décision offensante ; le blâme, chez elle, ne s'exprime que par le mépris ; l'aversion, que par l'éloignement : aussi, lorsqu'elle dit d'un homme, *on ne le connoît pas*, c'est qu'il n'a jamais été en bonne compagnie ; et lorsqu'elle se permet cette expression, *je ne le vois point*, c'est qu'il n'est plus digne d'y être admis.

Voilà ce qu'elle est pour tout le monde ; mais pour moi, quelle tendre surveillance! Je suis encore à concevoir pourquoi mon père avoit évité de me mener chez elle ; pourquoi, dans mon enfance, il ne m'a jamais prononcé le nom d'aucun de mes parents. Je ne le blâme pas,

mais ne puis m'empêcher de croire que, dans cet isolement, cette profonde retraite, il entroit bien autant de misantropie que de désir de me donner une merveilleuse éducation. Cependant, lorsque de telles idées se présentent à mon esprit, je les repousse comme une sorte d'ingratitude.

Mon père! mon excellent père! si des chagrins vous ont éloigné d'un monde et brillant et heureux, n'avez-vous pas toujours laissé arriver jusqu'à vous les infortunés? Moi-même, dans vos terres, pendant mes voyages, vous ai-je jamais imploré pour le pauvre, sans obtenir plus qu'il n'auroit osé demander? Vous me l'avez dit mille fois, votre plus cher désir étoit de former mon cœur. Hé bien! le mystère que vous me faites de vos peines tournera à mon avantage: je l'avouerai, votre éloignement

de la société me paroît trop austère ; votre séparation de ma famille, un peu hors de l'ordre; mais, si la conduite du meilleur des pères a besoin d'être expliquée au fils le plus reconnoissant pour être approuvée, que sera-ce de la réputation de gens que je connois à peine, et dont je me hasarde à parler ?

En me rappelant que j'ai osé juger mon père d'après les apparences, je me souviendrai de ne jamais arrêter ma pensée sur des démarches dont le plus souvent l'excuse ou le motif reste ignoré. Je me promets de ne jamais les interpréter suivant mon humeur ou mon inexpérience.

CHAPITRE XVI.

HIER matin j'allai chez madame d'Estouteville pour lui rendre compte d'une commission dont elle m'avoit chargé.

On me fit entrer dans ce grand appartement où il y a toujours tant de monde, et où je fus charmé de me trouver seul. Il me sembloit presque être chez moi, faire partie de la famille de madame d'Estouteville ; enfin j'étois satisfait.

Les portes, les fenêtres étoient ouvertes sur le jardin. Il faisoit un des plus beaux temps d'automne ; le soleil, brillant de tout son éclat, donnoit à cette matinée l'air d'une véritable fête. Toutes mes impressions, vives et nouvelles, me

faisoient sentir pour la première fois ce bien-être, cette joie intérieure que donne un beau jour. Jusque-là j'en avois joui sans trop m'en apercevoir.

Madame d'Estouteville me fit prier de l'attendre. A peine ce peu de mots avoient-ils été prononcés, que j'aperçus madame de Rieux dans le jardin, et courus la joindre..... Encore un bonheur ! Je ne l'avois jamais vue que parée, qu'en présence de beaucoup de monde; et là, sans toilette, sans apprêts, elle me parut mille fois plus jolie.

Je ne sais pourquoi elle fut embarrassée de se trouver seule avec moi ; mais aussitôt elle me proposa d'aller voir madame d'Estouteville; et s'avançant vers une grande porte de glace qui s'ouvre aussi sur le jardin : — « Maman, » « dit-elle, me voici avec monsieur Eu-

« gène. » Elle entra dans une galerie où je la suivis. La maréchale écrivoit. — « Ah ! mon Athénaïs, reprit-elle « d'un air un peu chagrin, j'avois fait « prier Eugène de m'attendre. » Voyant que j'examinois de fort beaux tableaux dont cette galerie est ornée : — « Ce sont « les portraits de toutes les personnes « que j'ai perdues », me dit la maré- tristement.

Un immense tableau représente monsieur d'Estonteville, appuyé sur son fils aîné. La figure du maréchal est si froide, annonce tant d'orgueil, que j'en détournai les yeux.

En face de lui, dans un autre tableau est un jeune homme qui m'intéressoit par son regard aimable et doux : — « C'est mon second fils, me dit-elle, « mon cher Alfred. » Et ses yeux se remplirent de larmes.

Plus loin je remarquai deux petits tableaux avec des cadres d'ébène, représentant deux jeunes personnes. — « Le premier, me dit la maréchale, « c'est ma fille, la mère de mon Athé- « naïs. » Elle ne parloit pas du second tableau. Je le lui rappelai. Alors elle me répondit en baissant les yeux : — « C'est « votre mère. » — « Ma mère ! et c'est « chez vous que je retrouve son por- « trait : je ne l'ai jamais vu chez mon « pere. » — « Sûrement, reprit-elle, « parcequ'il l'a trop regrettée : une pro- « fonde et constante douleur se nourrit « de souvenirs qu'un sentiment plus vif « ne pourroit supporter. »

Ces deux tableaux doivent avoir été faits en même temps. Leurs cadres noirs, tant de jeunesse et de charmes qui n'étoient plus, me causoient une émotion inexprimable. La maréchale s'en aperçut.

— « Je ne voulois pas que vous entras-
« siez ici, reprit-elle, et c'est pour cela
« que je vous avois fait prier de m'at-
« tendre ; car vous savez, Eugène, que
« je suis bien aise de vous voir à toutes
« les heures. »

J'étois entré dans cette galerie avec un sentiment de gaieté très vif, et à peine pouvois-je respirer. — « Voilà, conti-
« nua la maréchale, ce qu'on gagne à vi-
« vre ; des regrets ! » Puis, regardant sa petite-fille avec inquiétude, elle ajouta : — « Et des craintes ! » — « Maman, dit
« madame de Rieux, je suis bien fâchée
« de vous avoir amené monsieur Eu-
« gène. » Ne sachant comment nous distraire, elle me conduisit vers un portrait d'elle, placé au-dessus du secrétaire de madame d'Estouteville, et me demanda si je le trouvois ressemblant ? Je dis oui, je dis non, comme elle vou-

lut ; car j'étois frappé d'étonnement et de tristesse. La maréchale regarda ce portrait avec un tendre intérêt. — « Je « voudrois bien, nous dit-elle, que cette « petite personne-là fût heureuse. » — « Ah ! dit madame de Rieux, qui a jamais « eu une meilleure, une plus aimable « mère ? » — » Ma chère Athénaïs, ré- « pondit madame d'Estouteville, quand « j'oserois le penser, ce seroit un cha- « grin de plus : à mon âge, chaque jour « semble pris sur le lendemain, et le « rendre plus douteux. » — « Maman, « maman ! s'écria Athénaïs, vous me « glacez de crainte ; venez avec moi dans « le jardin ; profitons de ce beau temps. »

La maréchale se leva ; sa petite-fille l'entraînoit : mais avant de la laisser sortir, je l'arrêtai. — « Oh ! permettez- « moi de vous faire une seule question. « Mon père sait-il combien vous regret-

« tez ma mère ? » Elle devina qu'instruit des préventions qu'il avoit contre elle ; sans oser lui en parler, j'aurois été heureux qu'elle consentît à les détruire. — « Votre père a été long-temps sans voir « personne. Quels que soient les motifs « qui l'aient déterminé, je suis sûre qu'il « a cru avoir raison. Au surplus, c'est à « lui à vous apprendre sur lui-même ce « qu'il désire que vous connoissiez. » Je voulus insister ; elle me regarda avec un sérieux presque sévère. — « Eugène ! « moi, vous prévenir ! moi !... Quand il s'a- « git d'un père, j'ignore s'il seroit permis « de s'excuser. » — « Au moins, n'oublie- « rai-je pas que chez vous j'ai vu le por- « trait de ma mère pour la première « fois. » — « N'attachez pas à ce souvenir « plus d'importance qu'il n'en a réelle- « ment : votre mère m'appartenoit d'as- « sez près pour que j'aie voulu réunir

« son portrait à celui des parents que « j'ai perdus. »

Madame d'Estouteville vouloit affoiblir mon émotion, et ce soin même la rendoit plus vive.

En m'en allant, je repassai dans ce grand appartement. Le soleil l'éclairoit encore. Mes impressions étoient si différentes, qu'à peine me souvenois-je d'en avoir éprouvé de plus douces. Peu de minutes avoient suffi pour détruire cet enchantement : je n'étois plus occupé que d'une seule idée ; je ne pensois qu'au malheur de voir disparoître ce qu'on aime.

CHAPITRE XVII.

Le voyage de mon père se prolonge ; voilà déjà deux mois qu'il est absent. Que je voudrois le revoir ! et cependant que je crains son retour !

Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je ne sors plus de chez madame d'Estouteville. Tout me plaît chez elle ; l'homme qui ailleurs m'est indifférent, dans son salon m'inspire un véritable intérêt ; près d'elle mon esprit s'éclaire, mon goût s'épure, et, lorsqu'il y a du monde, j'y gagne toujours quelques conversations particulières avec madame de Rieux.

Qu'elle est aimable ! Nous ne nous

sommes jamais dit une phrase d'usage, jamais un mot d'amitié, et sur toutes choses nous nous entendons parfaitement. Quand je dis sur toutes choses c'est sur ce qui a rapport aux autres que nous avons le même sentiment ; car pour ce qui nous concerne, nous différons toujours. Combien de fois, dans la même journée, nous nous sommes boudés sans nous être fâchés ! Combien de fois sommes-nous revenus sans nous être raccommodés !

Madame d'Estouteville m'a permis de copier le portrait de ma mère. Hier, étant venu un peu avant dîner pour commencer à peindre, madame de Rieux me trouva seul dans la galerie : elle ne s'attendoit pas à me voir, hésita un moment, mais s'approcha pour regarder mon ouvrage. Tout à coup elle me dit :—« Et moi « aussi, j'ai un portrait de votre mère. »

— « Vous, madame ! et qui vous l'a don-
« né ? » — « J'ignore, me répondit-elle, les
« motifs qui ont éloigné nos parents ; ma-
« dame d'Estouteville ne s'est jamais per-
« mis de m'en parler : ce que je sais, c'est
« que ma mère étoit amie intime de la
« vôtre, qu'elle portoit toujours son
« portrait, et me l'a laissé en mourant,
« avec l'ordre de le conserver toute ma
« vie. » Je la regardois et me sentois en-
traîné vers elle par un attrait irrésistible :
dans cette maison, chaque jour me dé-
couvre un intérêt nouveau, m'inspire un
sentiment doux et inattendu.

Je la suppliai de me montrer ce por-
trait de ma mère ; elle me dit qu'elle
alloit le chercher, me quitta, mais re-
vint presqu'aussitôt. C'est une minia-
ture renfermée dans un petit médaillon
en or. Je crus sentir que l'or conservoit
encore de la chaleur. Le ruban passé

dans ce médaillon avoit été noué : une voix secrète sembloit me dire qu'Athénaïs n'étoit sortie que pour le détacher de son cou. Avec quelle émotion mon cœur adoptoit une idée si chère ! Mais je me serois cru coupable de m'y arrêter. Je lui rendis le portrait ; elle le reprit en rougissant : je baissai les yeux pour qu'elle ne s'aperçût pas que je l'avois vue rougir. Je lui demandai si jamais elle n'avoit pu obtenir de sa grand'mère l'aveu des circonstances qui ont éloigné nos parents. — « Croyez-vous, me « dit-elle, que j'aie rien négligé pour « les apprendre ? J'ai fait plus ; j'ai ques- « tionné ceux qui les voyoient alors. « Personne n'a pu m'instruire. Aucun « événement n'a frappé le public ; au- « cune plainte, aucun mot ne leur est « échappé : seulement il sont cessé de se « voir. Je crois que le motif est un secret

« renfermé pour jamais entre eux. » — « Il me semble, lui dis-je, que nous « sommes entourés d'un nuage qui m'ef- « fraie. » — « Ah! répondit-elle en sou- « riant, il n'est pas bien sombre, puis- « qu'on peut encore se voir. » Aussitôt elle me rappela qu'il y avoit déjà du monde dans le salon et qu'on alloit dîner : elle me quitta pour rejoindre madame d'Estouteville.

En la regardant s'éloigner, je disois tristement : Puissions-nous toujours nous voir!

Le soir, la maréchale désira que madame de Rieux fît un peu de musique; j'offris d'aller chercher sa harpe. Je n'avois pas encore vu son appartement, je désirois le connoître; cette occasion me parut excellente.

Quelle sensation j'éprouvai en entrant, pour la première fois, dans son cabinet!

Tout y présentoit l'habitude de l'occupation et l'inconstance des goûts ; un piano, une harpe, une guitare, des dessins, des tableaux, des livres, des fleurs, des broderies. Toujours occupée, me disois-je ; fixée, jamais! Massillon étoit à moitié ouvert sur sa table ; un volume de Voltaire en étoit si près, qu'on voyoit bien qu'ils avoient été lus presqu'en même temps.

En rentrant dans le salon, je ne pus m'empêcher de faire mon compliment à madame de Rieux sur la variété de ses goûts, la réunion de ses talents ; elle s'amusa de mes plaisanteries, et se moqua d'elle-même de fort bonne grace. — « Divertissez-vous à me raconter du mal de « moi, me dit-elle; je vous devrai d'être « obligé d'en dire du bien ; c'est toujours « un plaisir. »

Je lui apportai sa harpe, et, debout

devant-elle, je la soutenois pendant qu'elle l'accordoit; j'osai la prier bien bas de chanter la romance qui lui plaisoit davantage. — « Croyez-vous, me dit-elle aussi « tout bas, qu'on puisse juger quelqu'un « sur le choix des airs qu'il préfère? » — « Je ne veux le croire qu'après vous avoir « entendue. » — « Oui, pour que, si je « chante quelque air vif et brillant, vous « me supposiez légère, insouciante; ou « que, si je choisis une romance mélan- « colique, vous me jugiez sentimentale. » — « Non, non, un air brillant me lais- « sera croire que la difficulté vous aura « séduite; un air tendre, qu'un souvenir « vous occupera. » — Dans l'instant sa figure changea, et retirant à elle sa harpe que je tenois encore: — « Des souvenirs, « me dit-elle sèchement! je ne le croyois « pas. » — Elle préluda long-temps; tout en préludant elle me demanda avec un

peu d'humeur:—« A quel âge donc, mon-« sieur, pensez-vous que les souvenirs « commencent? » — Sans attendre de réponse, elle se mit à jouer une grande et terrible sonate bien éclatante, bien travaillée, où il étoit impossible de deviner un sentiment.

Quand elle fut finie, la maréchale la pria de nouveau de chanter; tout ce qui étoit présent l'en sollicita : je m'étois placé dans un coin d'où je me gardois bien de dire un mot, et cependant elle ne chanta pas.

CHAPITRE XVIII.

Lorsque je retournai chez la maréchale, madame de Rieux étoit près d'elle et travailloit; dès qu'elle m'aperçut elle quitta son ouvrage et se mit à lire.

Je vis clairement qu'elle avoit pris un livre pour me bien prouver qu'elle ne vouloit pas me parler. Sans être fort habile à déjouer les caprices des femmes, j'imaginai cependant qu'il valoit mieux avoir l'air de ne pas apercevoir son humeur: je me mis donc à causer avec la maréchale ; tout à coup madame de Rieux s'écria : « En vérité, je crois qu'il a rai-« son. » — « Quoi donc, reprit sa grand'-« mère ? » — « C'est une pensée de La

« Bruyère à laquelle je n'avois jamais fait « attention. » La maréchale la lui demanda, et elle dit en me regardant et me saluant à demi de sa jolie tête : — *Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !* — « Ah ! vous en êtes là, répliqua madame « d'Estouteville. » Et baissant la voix, elle me dit tout bas : « Ma pauvre Athé- « naïs n'est pas heureuse ! » Mais soit pour se rappeler d'anciens souvenirs, soit pour distraire madame de Rieux, elle lui dit : — « Cette pensée a été pour « moi une sorte d'avertissement qui a « marqué les différentes saisons de ma « vie. A dix-huit ans j'ai trouvé, comme « vous, que ce n'étoit guère la peine d'é- « crire pour nous communiquer une pen- « sée probablement fausse, et exprimée « d'une manière si commune ; car à « votre âge, mon enfant, le clair pa- « roît commun et au-dessous de soi. Ce

« fut bien pis de vingt à vingt-cinq ans ;
« je décidai que La Bruyère n'étoit qu'un
« misantrope. J'inspirois et j'éprouvois
« tant de bienveillance ! Cependant, à
« mon premier chagrin je fus obligée de
« m'avouer, non pas encore qu'il étoit
« difficile, mais bien malheureux de
« n'être pas content de tout le monde. »
— Madame de Rieux soupira, et quitta son livre ; il sembloit qu'elle étoit consolée en apprenant que les autres avoient eu leurs chagrins. Elle me regarda tristement ; j'étois si ému de ne pas la savoir heureuse, qu'elle dut bien voir que si j'en avois le droit, je ne lui causerois jamais une peine volontaire. —
« Un seul jour, continua madame
« d'Estouteville, c'étoit vers la moitié de
« ma vie, je crus entrevoir que La
« Bruyère pouvoit bien n'avoir pas tort,
« mais ce ne fut qu'un moment. Dès le

« lendemain le chagrin, l'humeur m'a-
« voient gagnée, et le pauvre La Bruyère
« y perdit encore. Je trouvai que *difficile*
« étoit trop doux, et je me disois qu'il
« étoit impossible d'être content de soi
« ni des autres; enfin tout-à-fait vieille,
« je lui ai rendu tout-à-fait justice; mais
« jeune, on ne veut pas le croire. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grave personnage. Madame de Rieux passa dans le jardin, je la suivis avec un saisissement que je n'avois jamais connu. J'entendois encore la voix de madame d'Estouteville me dire: *Ma pauvre Athenaïs n'est pas heureuse!* mais je ne savois comment l'amener à me parler d'elle-même: nous nous promenions sur une terrasse vis-à-vis des fenêtres de la maréchale; je n'osois dire un mot. Il me sembloit que ma première parole découvriroit le trouble de

mon ame ; j'éprouvois une contrainte si douloureuse, qu'à peine pouvois-je respirer. Madame de Rieux qui vit combien j'étois agité, m'en demanda le motif avec intérêt. Voyant que j'hésitois à lui répondre, elle reprit doucement, — « N'avez-vous pas d'amie? » — « Hé-« las! lui répondis-je, vous pourriez me « le dire. » — « Moi ! reprit-elle, en « affectant une gaieté trop forcée pour « être vraie, moi ! je suis dans une sin-« gulière situation pour la confiance; « mon tuteur m'a recommandé de ne « jamais parler de mes secrets, de mes « peines à aucune femme ; car, m'a-t-il « dit, elles sont toutes perfides; et ma « grand'mère m'a bien défendu d'avoir « jamais d'intimité avec aucun homme, « parcequ'ils sont tous dangereux. Ce-« pendant, ajouta-t-elle, en me regar-« dant, je sens que je pourrois cacher

« mes chagrins, mais comment con-
« sentir à ignorer ceux de ses parents,
« de ses amis ? » — Elle s'arrêta ; je m'empressai de l'assurer que je n'avois jamais eu de chagrin qui me fût personnel : en effet, je venois d'apprendre qu'elle n'étoit pas heureuse, et ses peines seules me troubloient. « Ecou-
« tez-moi, me dit-elle, j'ai besoin aussi
« de causer avec vous ; je voudrois vous
« dire tout ce qui a occupé mon en-
« fance, affligé ma jeunesse ; mais je
« ne veux vous parler que la veille du
« retour de votre père. » — Je m'empressai de lui demander ce que l'arrivée de mon père et sa confiance avoient de commun. — « Ah ! reprit-elle, son re-
« tour a une telle influence sur moi, que
« s'il devoit rester toujours absent, je ne
« vous parlerois jamais ! S'il arrive, je ne
« veux plus rien vous cacher? — Que

« veut dire ce mystère? » - Elle reprit, en appuyant sur chacune de ses paroles, mais avec un regard si doux, qu'il m'étoit impossible de ne pas lui obéir : « La veille du jour où vous atten-« drez votre père, venez me trouver dans « ce jardin, à cette même place, alors je « vous parlerai.» — « Pourquoi pas dans « ce moment, m'écriai-je? » — « Dans « ce moment, je ne puis vous dire qu'un « seul mot; c'est que ce jour-là, je serai « bien heureuse, si nos idées peuvent « s'accorder.» — Elle se mit à fuir en me défendant de la suivre, et je restai, me disant pour la première fois: on peut aimer malgré soi ; l'aimerai-je malgré mon père?

CHAPITRE XIX.

Je le disois bien; on peut aimer malgré soi. Mais dès qu'on aime malgré soi, doit-on compter sur sa raison et sur son bonheur?

Hier, madame d'Estouteville a eu une assemblée considérable. Le comte de Tavannes étoit arrivé avant moi. Je ne l'avois pas rencontré depuis le bal où j'ai vu madame de Rieux pour la première fois. Dès-lors leur apparente intimité m'avoit déplu. Je n'aimois pas encore, et j'étois déjà blessé de cette préférence; aujourd'hui, j'ai connu la jalousie.

Quand je suis entré dans le salon, monsieur de Tavannes, placé derrière

madame de Rieux, appuyé négligemment sur son fauteuil, causoit, rioit avec elle.

J'ignore quelle bizarrerie me procure toujours l'honneur d'attirer son attention, mais il m'a été facile de voir qu'il lui a long-temps parlé de moi. Lorsqu'il étoit sérieux, elle plaisantoit; prenoit-elle un air plus grave? il se moquoit: enfin, l'un paroissoit vouloir convaincre, l'autre essayer de persuader.

Quel droit monsieur de Tavannes a-t-il sur madame de Rieux? D'abord je m'étois approché d'elle; mais j'en avois reçu un accueil si froid, que, ne voulant pas être importun, j'étois allé me placer à l'autre extrémité de la chambre.

Monsieur de Tavannes me regardoit, rioit; et ce qu'il y avoit de choquant, c'est qu'elle étoit de moitié dans ses plaisanteries, car tous deux évitoient mes regards

lorsqu'ils ne pouvoient plus contraindre leur gaieté. Aussi, à l'instant, suis-je venu m'asseoir tout à côté de madame de Rieux. S'ils me tourmentent, me disois-je, qui m'empêchera de les gêner? Quelle fut ma colère, lorsqu'à peine assis, madame de Rieux, sans demander si cela me convenoit ou non, me présenta à monsieur de Tavannes! Il s'approcha de moi, me parla avec un intérêt désolant: j'avois tant d'envie de le brusquer!

Il falloit que mon humeur me donnât un air un peu sauvage, car madame de Rieux me regardoit aussi avec un étonnement singulier. Pour monsieur de Tavannes, il s'en alla comme s'il eût voulu éviter un jaloux, un fâcheux. Suis-je donc de ces gens *dont l'amour est fait comme la haine?*

Dès qu'il fut parti, madame de Rieux me témoigna son mécontentement. —

« Monsieur Eugène, me dit-elle, sa-
« vez-vous que vous avez été très ridi-
« cule, que vous avez très mal reçu
« monsieur de Tavannes ? » — « Il ne
« tient qu'à lui de s'en offenser. » — « Et
« de quel droit, s'il vous plaît, vous
« avisez-vous de manquer d'égards pour
« mes amis? » — « Monsieur de Tavannes
« est la première, la seule personne qui
« m'ait été insupportable. » — Il est
« certain, reprit-elle avec ironie, que
« vous ne devez pas vous convenir. Il
« est doux, poli; il a un sentiment des
« convenances très délicat. » — « Et de
« plus, répliquai-je, tremblant de co-
« lère, il a l'air tout-à-fait convaincu de
« la bonne opinion qu'on a de lui. »
Quand elle vit que je ne me possédois
plus, elle parut tout-à-fait craintive.
— « Eugène, me dit-elle, avec le ton du
« reproche le plus sensible, ne m'est-il

« pas permis de plaisanter avec vous ? « Est-ce le bon, l'honnête Eugène, qui « compromettra une femme par son hu- « meur, ou....? » Elle s'arrêta; et mon cœur achevant sa pensée, sentit qu'elle avoit craint de dire.... ou par son affection.

Ah ! que dorénavant monsieur de Tavannes vienne causer avec madame de Rieux, j'en souffrirai sûrement, mais sans jamais oser m'en plaindre. Elle me quitta, et alla rejoindre madame d'Estouteville.

Je passai dans un autre salon : malheureusement j'y trouvai quelques hommes qui jouoient au trente et quarante. Sans dessein de jouer, je me plaçai près d'eux.

Uniquement occupé d'Athénaïs, je regardois sans entendre rien de ce qui se passoit autour de moi. Je voyois encore ce

visage qui avoit souri à un autre, ces yeux qui avoient évité les miens : loin d'elle je retrouvai ma colère, mais seulement contre monsieur de Tavannes. Sa voix vint réveiller mon attention. Il tenoit la main, et demandoit si le jeu étoit fait. Pour la première fois je voulus jouer. Je désirai gagner. Que me faisoit de perdre ? Est-ce que j'y pensois ? Je ne voyois que la possibilité de piquer et fâcher monsieur de Tavannes. Je jetai sur la table tout l'argent que j'avois dans ma bourse, et perdis. Bientôt, empruntant à mes voisins, je risquai cent, deux cents, trois cents louis. J'aurois hasardé ma fortune pour attraper quelque coup favorable qui ne laissât pas à monsieur de Tavannes l'idée que, même au jeu, il étoit plus heureux que moi. J'avois la tête perdue ; j'allois jouer sur parole, lorsque j'entendis derrière moi la voix douce de

madame de Rieux m'appeler. — « Mon-« sieur Eugène, me dit-elle, ma grand'-« mère vous demande tout de suite. » Je me retourne, et la vois pâle, inquiète : elle s'éloigne ; je la suis. Nous trouvant seuls un moment au milieu de cette chambre, elle me dit, en levant les yeux au ciel : — « Eugène ! est-ce « vous ! » Elle me défendit de la suivre. Que j'étois humilié !

J'allai trouver madame d'Estouteville, je m'approchai d'elle avec empressement : je la regardois, attendant les ordres qu'elle vouloit me donner. De son côté, ses yeux me demandoient ce que je venois lui dire. — « Madame de Rieux « m'a dit que madame la maréchale me « faisoit appeler. » — « Ah ! reprit-elle, « d'un air surpris, Athénaïs vous a dit « cela ? » Je balbutiai quelques mots inintelligibles ; car un peu revenu de

mon trouble, je commençois à deviner que c'étoit un prétexte dont madame de Rieux s'étoit servi pour m'arracher au jeu. — « Ah! ma petite-fille me mêle « dans ses plaisanteries! Eh bien, je « prétends me mettre en tiers dans les « explications : restez près de moi, « monsieur, jusqu'à ce que tout le « monde soit parti. » Il fallut bien m'asseoir à côté d'elle.

Madame de Rieux s'étoit placée dans le coin de la cheminée. Triste, absorbée dans ses réflexions, elle ne porta pas une fois les yeux sur moi jusqu'à l'instant où monsieur de Tavannes vint encore la trouver. J'aperçus bien qu'il lui rendoit compte de cette partie de jeu, où j'avoue qu'il avoit paru regretter de me voir engagé. Madame de Rieux l'écoutoit; mais en lui répondant, c'étoit moi qu'elle regardoit. Du moment où

il s'est rapproché d'elle, toujours occupée de moi, elle ne m'a plus perdu de vue. Cette preuve d'affection, cette seule préférence calmoit mon ame, y portoit une douceur, un charme inexprimable. Combien j'aimois madame de Rieux dans cet instant! et que n'aurois-je pas donné pour pouvoir me jeter à ses pieds, et m'avouer coupable!

Que j'ai été injuste, ridicule! Hé! quand monsieur de Tavannes l'aimeroit; qui peut la connoître sans l'aimer? Elle a raison; il a de l'esprit, de la gaieté; on doit le trouver agréable: je l'aime presque, moi. N'a-t-il pas toutes les qualités qui me manquent?

Lorsque tout le monde fut parti, madame d'Estouteville s'établit dans son grand fauteuil, appela madame de Rieux auprès d'elle, me fit asseoir de l'autre côté, et nous demanda pourquoi elle

m'avoit fait appeler. Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre. — « Mais enfin, nous dit-elle, je suis d'un âge à « savoir ce que je fais : voulez-vous bien « me dire, Eugène, pourquoi je vous « ai fait demander? » — « Ce que je sais, « madame, c'est que je quitterois tout « pour vous obéir. » — « C'est très poli ; « mais ce n'est pas cela que je désire sa- « voir : un de nous a eu tort ; voilà ce « que je ne veux pas ignorer. » J'avois bien envie d'avouer ma folie ; mais il auroit fallu parler de la bonté de madame de Rieux, et à peine aurois-je consenti à la lui rappeler.

Après avoir hésité long-temps, elle prit la parole. — « Maman, on jouoit ; « j'ai craint que monsieur Eugène ne « s'oubliât, et je me suis servi de votre « nom pour l'éloigner. » — « C'est un fort « bon sentiment, reprit la maréchale ;

« cependant, Athénaïs, une autre fois « bornez-vous à éviter vous-même les er- « reurs. A votre âge on ne corrige les « autres qu'à ses risques et périls. Que « ferez-vous si demain le public parle « de votre aimable intérêt pour Eu- « gène, de votre sensible surveillance? » — « Maman, vous savez que je dois « craindre le jeu plus que personne; et « d'ailleurs, mon intention étoit pure. » — « Je n'en doute pas; mais, mon en- « fant, ce sont ces intentions pures qu'il « faut examiner à deux fois; les mau- « vaises parlent d'elles-mêmes. » Ma jeune amie se leva, les yeux pleins de larmes, et embrassa sa grand'mère d'un air qui demandoit grace. — « Maman, « lui dit-elle, en me regardant triste- « ment, je renonce pour toujours à la « perfection d'Eugène. » — « Voilà un « parti extrême, répondit la maré-

« chale, et ils sont presque toujours « mauvais ; seulement, à l'avenir, vous « ferez passer par moi les conseils que « vous voudrez lui donner. » Je pris la main de madame d'Estouteville, et la baisai avec le plus tendre respect. — « Oh ! pour vous, monsieur, me « dit-elle, c'est demain que je vous « dirai mon avis sur votre conduite : « attendez-vous à une sévère répri- « mande. » Elle me congédia ; et je m'en allai fort honteux de ma soirée, cependant plus occupé encore de savoir ce qui portoit madame de Rieux à craindre le jeu plus que personne.

CHAPITRE XX.

C'est demain le premier jour de janvier ; on m'a remis ce matin un cachet sur lequel est gravé un petit Amour : il a déjà tracé la première lettre de mon nom, et est prêt à en former une seconde ; mais sa main est seulement posée, la lettre n'est pas commencée : mon cœur osera-t-il deviner celle que je désirerois voir unie à la mienne ?

A ce cachet étoit joint un portrait beaucoup trop flatteur pour qu'il puisse me convenir. Aussi, sans égard pour mes malheureux vingt ans, l'auteur paroît s'attendre à ne trouver de la ressemblance que lorsqu'un lustre de plus

m'aura corrigé. Quoi qu'il en soit, je me plais à le copier, à penser que celle qui me l'envoie a eu du plaisir à l'écrire. La bienveillance seule peut faire voir avec tant d'illusion.

Portrait d'Eugène lorsqu'il aura vingt-cinq ans.

« Eugène est d'une taille élevée, no-
« ble, majestueuse; tous ses mouve-
« ments ont de la dignité : il seroit peut-
« être trop imposant, si une sorte de
« mollesse, d'insouciance, ne lui don-
« noit un charme particulier : on sent
« que s'il se fâchoit, il pourroit être fier;
« mais on se demande qui voudroit l'of-
« fenser?

« Son regard est pur comme son
« ame; le son de sa voix est doux et ca-
« ressant; il a quelque chose de si at-

« trayant dans ses manières, qu'il sem-
« ble que vous puissiez seul lui inspirer
« le mot qu'il vous adresse. Aussi les
« phrases communes avec lesquelles on
« se salue reprennent, lorsqu'il les em-
« ploie, leur expression première. *Bon*
« *jour,* dit par Eugène, signifie, puissiez-
« vous être heureuse : *comment vous*
« *portez-vous ?* c'est véritablement de
« vos nouvelles qu'il demande.

« Un sentiment de grandeur règne
« dans toutes ses actions ; il ne se croiroit
« pas généreux s'il n'étoit pas un peu pro-
« digue.

« Personne plus que lui n'attire la
« confiance, mais sans jamais faire naî-
« tre la crainte : il n'est ni léger ni trop
« sévère. Si vous lui avouez une erreur,
« il s'afflige des circonstances qui ont pu
« vous entraîner : il pénètre mieux que
« vous-même dans votre cœur, y dé-

« couvre des motifs ou des excuses qui « vous avoient échappé : enfin, il s'en « prendroit plutôt aux travers, aux foi- « blesses de l'humanité entière, que de « vous accuser d'une faute qui ne seroit « qu'à vous seul.

« On pourroit dire que la colère d'Eu- « gène est douce; il appuie si légèrement « sur ses plaintes ou ses reproches! La « rancune lui est étrangère; la haine lui « seroit impossible; et si on vouloit lui « faire apercevoir des torts dans ses « amis, il fermeroit les yeux, deman- « deroit grace, en s'étonnant qu'on « veuille l'affliger.

« A vingt ans, Eugène avoit des dis- « positions à la jalousie. Un jour il fut « au moment de compromettre, par son « humeur, une femme qui à peine lui « avoit parlé d'amitié. Eugène a de « l'honneur; il est sensible, délicat. Le

« souvenir d'avoir été si près d'une faute « qu'on ne répare ni n'efface jamais « l'a corrigé pour toujours. Dans cette « circonstance, un mot lui a suffi pour « contraindre ses sentiments jaloux : un « regard auroit dû les prévenir.

« Jamais Eugène ne se permet d'être « méchant; toutefois, si une expression « piquante excite sa gaieté, il n'a pas en- « core le courage de la blâmer : il ne « peut même s'empêcher de sourire; « mais on sent que c'est malgré lui; « qu'il s'en accuseroit volontiers; et du « moins son rire se voit et ne s'entend « pas.

« Si Eugène étoit encore jeune, on « regretteroit l'intérêt qu'il inspire, par « la crainte de n'en être pas seule ai- « mée. Cependant cette ame si bonne, « ce caractère si facile, si aimable, per- « droient trop en changeant. Mais peut-

« on espérer de le fixer ? Osera-t-on se « flatter de le consoler seule dans les « difficultés de la vie, de le prévenir « contre ses illusions décevantes ? Si « j'avois rencontré Eugène lorsqu'il avoit « vingt ans, je lui aurois dit : Défiez-« vous de vos premières impressions, « de ces entraînements qui font qu'on « ne sait jamais si l'on vous retrouvera. « Assurez davantage vos qualités ; faites « que vos dispositions deviennent des « principes, sans quoi ces qualités se-« ront peut-être plus à craindre que des « défauts. »

J'ai relu plusieurs fois ce portrait, et j'avoue que j'aime assez l'Eugène qu'il représente. Cependant, je sens fort bien qu'il m'apprend plutôt ce que je dois être que ce que je suis. D'ailleurs, ces dernières lignes ne me gâtent pas trop ; mais, comme Saint-Preux, j'adore ma jolie

prêcheuse ; je suis prêt à lui crier merci, à me soumettre à sa raison. Quelle autre femme pourroit s'être occupée de moi ? Je n'ai jamais pensé, parlé qu'à madame de Rieux.

CHAPITRE XXI.

Ce cachet, ce portrait m'avoient enchanté! Je ne me rappelois plus l'humeur que m'avoit donnée monsieur de Tavannes, et je me flattois que madame de Rieux l'avoit oubliée; ne lui en voulant plus, je ne doutois pas de son pardon. Hier au soir, je courus chez elle; je n'étois occupé que de la manière de lui dire que mon cœur l'avoit devinée. Je la trouvai assise près de sa grand'mère, lui lisant un ouvrage nouveau. Mon arrivée ne la dérangea point: elle n'eut pas l'air de me savoir dans la chambre, et ne me regarda même pas.

Madame d'Estouteville, plus gaie,

plus aimable que je ne l'avois jamais vue, lui fit quitter son livre. — « Je comptois « vous gronder aujourd'hui, me dit-elle, « mais remettons cela à demain ; car les « grand'mères prétendent qu'il ne faut « pas se fâcher le premier jour de l'an. « Eh bien, Eugène, avez-vous reçu « beaucoup d'étrennes ? » — « Aucune, « madame » ; car ce portrait, ce cachet ne me paroissoient pas un présent d'usage, mon cœur vouloit les croire le don d'une éternelle amitié. — « Com- « ment ! s'écria la maréchale en affec- « tant de me plaindre, pauvre jeune « homme ! pas une marque de souvenir ? » — « Non, madame. » — « Eugène, votre « discrétion m'édifie beaucoup ; cepen « dant, entre nous, elle est un peu exa- « gérée. Je vous ai envoyé ce matin un « cachet. » — « Quoi, m'écriai-je, ne re- « venant pas de ma surprise ! c'est vous,

« madame ? » — « Oui, ce petit Amour, « c'est moi qui vous l'ai offert. » J'avoue qu'il me fut impossible de dissimuler mon étonnement.

Apparemment que j'avois un air confus tout-à-fait ridicule, car la maréchale ne put s'empêcher d'en rire; et Athénaïs un peu riant, un peu de mauvaise humeur, s'écria : « Je parie, maman, « qu'il a cru que ce présent venoit de « moi. » — « Je ne m'attendois pas à cette « belle observation, reprit la maréchale. « Mon enfant, il n'a sûrement pas cru « une pareille folie : je lui ai envoyé un « petit Amour qui est près de joindre « une lettre à son chiffre ; vous jugez « que ce ne peut être que la mienne ? »

Madame de Rieux reprit son livre, et moi je retrouvai mes douces impressions. Après elle, ce qui m'est le plus cher, ce qui me plaît le plus au

monde, c'est son aimable et excellente mère; car non seulement madame d'Estouteville est bonne, gaie, indulgente avec sa petite-fille, mais encore elle est aimable, et peut-être même l'est-elle plus avec nous qu'elle ne l'a jamais été pour personne. Cependant je conviens qu'elle me paroît encore plus incompréhensible que sa fille. Une sorte d'enchantement leur a-t-il fait oublier monsieur de Rieux ?..... Au moins puisse mon bon génie le tenir éloigné encore longtemps !

Qu'Athénaïs est aimable ! comment peindre ce mélange d'un grand usage du monde avec une parfaite innocence de cœur ? Mariée depuis quatre ans, elle n'en a pas dix-huit; elle n'a jamais quitté madame d'Estouteville : surveillée, mais point contrainte, son esprit a conservé toute sa grace, toute sa liberté; son ca-

ractère sincère, franc, lui persuade que tout ce que sa grand'mère ne défend pas est permis. Athénaïs, sensible et naïve, a encore ce sourire d'enfant, qui donne à l'imprudence l'air de la sécurité.

Combien ces trois mois que je viens de passer uniquement occupé d'elle m'ont paru doux! je voudrois en rattraper toutes les heures pour les recommencer encore ; oui, même celles où j'ai connu la jalousie. Un seul moment je me suis cru dédaigné, oublié, et ce moment est devenu le plus cher de ma vie. Dès qu'Athénaïs a vu le trouble de mon amc, elle n'a plus su, ni peut-être voulu me cacher son intérêt. Sa tendre surveillance n'est-elle pas venue m'arracher au jeu, à l'instant même où, m'abandonnant à mon humeur, j'avois risqué de la compromettre !

Oh ! Athénaïs, avant d'oser vous jurer un amour éternel, que de serments je me serai faits à moi même de vous aimer toujours !

CHAPITRE XXII.

Mon père arrive demain. J'en suis ravi de joie, et cependant une inquiétude secrète me tourmente. J'ai été ce matin chez toutes les personnes que j'avois négligé de voir. Il me semble que lorsque mon père me demandera dans quelle société j'ai vécu pendant son absence, je les nommerai toutes, et qu'il ne s'arrêtera pas plus à madame d'Estouteville qu'à une autre. Puisque je n'ose lui parler de mes sentiments, je désire au moins l'empêcher de les deviner.

J'ai couru chez madame de Rieux, pour lui apprendre cette grande nou-

velle ; je l'ai trouvée seule : j'imaginois qu'elle alloit partager mon agitation. Sa froideur, son air mécontent, m'ont arrêté. Toute occupée de cette malheureuse soirée, que je me reprocherois bien plus si elle l'oublioit, elle ne daignoit ni me regarder, ni m'adresser la parole.

Madame de Rieux ignoroit mon chagrin, je le sais; mais le cœur ne croit-il pas être entendu, deviné parce qu'il aime? Quand j'ai vu qu'elle vouloit rester fâchée, j'ai été me placer loin d'elle. Que me faisoit cet orage? J'étois bien sûr de le dissiper avec un mot; je n'avois qu'à dire : « Mon père revient. » — Nous verrons, me disois-je intérieurement, si, lorsque je voudrai parler, elle pensera encore à cette vieille querelle.

Nous sommes restés quelque temps sans nous rien dire. Enfin elle a rompu le silence la première. — « Avez-vous

« été vous faire écrire chez monsieur de « Tavannes? » — « Je n'ai seulement pas « pensé à lui. » — « Il me semble cepen- « dant qu'étant entré dans le monde lors- « qu'il y est depuis long-temps, et géné- « ralement bien vu, c'est une politesse « que vous lui deviez; d'ailleurs, votre « amabilité envers lui auroit dû le rap- « peler à votre souvenir. » — « La poli- « tesse pour moi n'est que de la bien- « veillance; quand je ne suis pas poli, « c'est qu'apparemment je ne désire pas « l'être. » — « C'est un goût particulier; « mais pourriez-vous me dire, monsieur « Eugène, ce qui avoit provoqué votre « incroyable humeur? » — « Je me la re- « proche vivement, madame, mais j'ose « croire que vous n'en ignorez pas l'ob- « jet. » — « Je vous assure que je suis à en « chercher le motif depuis deux jours « sans pouvoir le trouver. » — « Au moins

« suis-je heureux d'avoir pu vous occu-
« per pendant deux jours. » — Elle est devenue rouge de colère. « Oui, mon-
« sieur, on peut penser deux jours à
« quelqu'un qu'on veut oublier toute sa
« vie. » — Son émotion, ses yeux pleins de larmes lui ont rendu son pouvoir. —
« J'ai eu tort, mille fois tort, lui ai-je
« dit en me rapprochant d'elle, mais
« croyez-vous que si je n'aimois pas?» —
« Belle amitié que celle qui, loin d'ajou-
« ter au bonheur, le détruit! » — « Vous
« savez bien que je n'étois plus maître
« de moi. » — « Monsieur, je n'entends
« rien à toutes ces exagérations; je veux
« qu'on m'aime comme j'aime, et pas da-
« vantage. » — « Et moi, j'aime plus que
« moi-même! et vous n'en doutez pas. »
Elle a baissé les yeux, mais il n'y avoit plus de courroux. — « M'affliger, a-
« t-elle dit, et, ce qui est pire encore,

« jouer, risquer de perdre sur parole, « Eugène avoir un tort! je ne l'aurois « pas cru.» — «Nous n'avons qu'un ins- « tant à être seuls, voulez-vous m'en- « tendre? L'avenir sera peut-être assez « malheureux. » — Elle m'a regardé avec un trouble, une anxiété qui a rassuré mon cœur; je savois bien qu'un mot sur l'avenir lui feroit oublier le passé. — « Mon père arrive demain. » — Aussitôt elle s'est levée, s'est approchée de moi: — « Eugène, je comptois « vous bien gronder aujourd'hui, mais, « plus affligée que fâchée, je voulois « seulement que mon humeur vous ap- « prît à maîtriser la vôtre; promettez « que..... » A l'instant la porte s'est ouverte, la maréchale a paru, et je n'ai pu savoir ce que madame de Rieux désiroit obtenir de moi; mais elle avoit le droit de tout en attendre.

J'ai appris à madame d'Estouteville le prochain retour de mon père; elle en a été troublée. — « Eugène, m'a-t-elle « dit, pourquoi cette tristesse? vous « êtes sûrement bien aise de le revoir. » — « Comment pourrai-je ne pas l'être? « mais tout changement de situation « étonne d'abord. » — « Je sais que votre « père a un peu d'éloignement pour nous; « je ne prétends ni m'excuser ni le blâ- « mer, seulement je vous prie de ne point « attaquer cette prévention; de la laisser « se détruire d'elle-même. S'il lui étoit « désagréable que vous vinssiez ici, res- « tez sans nous voir aussi long-temps « qu'il le désirera; car je le connois, sa « tendresse inquiète sera jalouse de votre « affection; d'ailleurs, Eugène, soyez « sûr que l'absence ne vous fera rien « perdre dans mon esprit. »

A cette supposition d'être long-temps

sans nous voir, madame de Rieux a pâli; désespéré de ne pouvoir lui parler, j'ai protesté qu'aucune puissance n'affoibliroit jamais mon attachement, mon respect pour toutes deux. — Madame d'Estouteville m'a arrêté : « Eugène, ne « pensez aujourd'hui qu'à satisfaire votre « père, enfin, qu'il soit content; je le « désire pour son bonheur et plus encore « pour le vôtre; car la foiblesse paternelle « peut faire aimer un fils coupable, « mais le public estime les enfants dont « les pères sont heureux. »

Madame de Rieux n'a pu retenir ses larmes; sa grand'mère n'a pas eu l'air de les apercevoir. Cependant, soit qu'elle voulût en détourner mon attention, ou lui donner du courage, elle a ajouté : « Par exemple, Athénaïs a toujours fait « mon bonheur. » — Madame de Rieux est venue l'embrasser; la pensée que sa

mère étoit heureuse lui a rendu la force de dissimuler sa peine.

En allant dîner, j'ai osé lui rappeler que le retour de mon père étoit l'instant qu'elle avoit choisi pour me raconter ce qui l'avoit intéressée depuis son enfance. — « *Raconter*, a-t-elle repris, d'un air « de reproche, ah ! Eugène, je crois que « j'ai dit, *confier*. »

Je l'aime autant qu'il est possible d'aimer, et jamais je ne puis lui exprimer ce que j'éprouve, de manière à me satisfaire, à me flatter d'être deviné ; tandis qu'elle, d'un regard, d'un mot, vient surprendre toute mon affection, me donner mille petits bonheurs inattendus qui enchantent mon ame, et me persuadent toujours.

Après dîner, lorsque j'espérois qu'Athenaïs trouveroit le moyen de me dire quelques mots sur ces détails pro-

mis depuis si long-temps, madame d'Estouteville l'a appelée près d'elle, l'a priée de lui commencer un ouvrage en tapisserie. Il falloit voir comme cette grand'mère, penchée sur Athenaïs, paroissoit suivre avec attention cet ouvrage qui, je crois, ne l'occupoit pas du tout. Nous nous entendions parfaitement tous trois ; la maréchale, pour craindre que de nouvelles larmes ne vinssent m'enhardir jusqu'à parler à sa fille de mes sentiments; Athenaïs, pour partager mes regrets, mon impatience; ses yeux m'exprimoient si bien le chagrin d'être comme attachée aux côtés de sa grand'mère!

A l'heure du spectacle, madame d'Estouteville a eu la fantaisie d'aller à l'opéra. Renfermés dans sa loge, il n'étoit même plus possible de se dire de demi-mots, à peine de se regarder.

Mais le hasard, qui s'amuse quelquefois à servir l'amour, a permis que le vieux marquis de Canaples vînt saluer madame d'Estouteville. Nous allions partir : je lui ai cédé volontiers l'honneur de donner le bras à la maréchale, qui a deviné ma satisfaction, et, en passant devant moi, n'a pu s'empêcher de sourire.

Tout naturellement j'ai offert mon bras à madame de Rieux, et j'en demande pardon à cette bonne maréchale; mais j'étois bien content de la lenteur du pas de ces deux graves personnes.

Athénaïs et moi descendions derrière elle. Nous sommes convenus de ne pas laisser échapper une occasion de ramener mon père à des sentiments plus doux. Ne pouvant nous voir seuls, je l'ai suppliée de m'écrire ces détails qu'elle a promis de me confier. Elle s'y refusoit. J'ai été presque indigné qu'elle hé-

sitât à se fier à ma probité, à mon honneur. — « Laissez, lui ai-je dit, à ces « femmes devenues prudentes pour avoir « été trompées, laissez-leur craindre d'é- « crire ce qu'elles consentent à dire ; « mais vous !.... mais à moi !.... » Elle me voyoit affligé ; c'étoit peut-être notre dernier jour de bonheur, et elle m'a répondu : — « J'écrirai. »

Uniquement occupés de n'être pas entendus par madame d'Estouteville, nous descendions la tête baissée, parlant bien bas pour qu'elle ne pût nous comprendre. Deux jeunes gens ont passé ; l'un a dit à l'autre : — « Où est donc ce « tranquille monsieur de Rieux ? » J'ai relevé ma tête, et les ai regardés en frémissant de colère. Athénaïs s'est attachée pour ainsi dire à mon bras : elle trembloit. — « Et vous, m'a-t-elle dit, pen- « sez-vous aussi à monsieur de Rieux ? »

— « Il oublie tout le monde, ce me « semble ; et je ne vois pas pourquoi « on s'occuperoit de lui. » — « Ah ! Eu- « gène, a-t-elle repris avec un profond « soupir, m'avez-vous crue capable de « l'oublier ? » Nous entrions dans le vestibule où l'on attend les voitures ; madame d'Estouteville m'a dit d'appeler la sienne. En revenant, j'ai trouvé Athénaïs presque cachée derrière sa grand'-mère, et n'ai pas osé m'approcher d'elle.

A peine avons-nous été arrivés chez madame d'Estouteville, qu'Athénaïs lui a dit : — « Maman, je souffre et vais « me retirer. » Elle m'a dit en passant : — « Eugène, que vous m'avez mal ju- « gée ! oui, oui, j'écrirai. » Et elle est sortie.

Je suis resté bien contrarié, bien agité : cette soirée m'a paru éternelle.

CHAPITRE XXIII.

On m'a remis ce matin la lettre suivante de madame de Rieux :

« Je viens de vous quitter, Eugène, « et je me dis avec chagrin que vous « vous affligez sûrement de passer sans « moi cette soirée où nous aurions tant « besoin de nous parler. Si j'osois, je « redescendrois ; mais que diroit ma « grand'mère, qui a peut-être annoncé « que je suis souffrante? Restons. D'ailleurs il m'est nécessaire de vous tout « dire, de me placer dans votre cœur « avec la pureté de sentiment qui est « dans le mien. Pour aujourd'hui seulement, il m'importe bien plus de « vous écrire que de vous voir.

« Je ne sais pourquoi le retour de « votre père me paroît le commence- « ment d'un malheur : il a déjà si cruel- « lement influé sur mon sort, que sa « présence m'effraie.

« Les motifs qui ont brouillé nos pa- « rents me sont inconnus. Je sais seule- « ment que des amis communs cher- « chèrent à les rapprocher. Ils crurent « qu'un mariage entre vous et moi, « convenable sous tous les rapports, « pourroit mettre un terme à leur an- « cienne division. Je dois à ma grand'- « mère la justice de dire qu'elle y con- « sentit sans peine. Votre père s'y re- « fusa, et témoigna contre madame « d'Estouteville une humeur et des pré- « ventions révoltantes.

« Ma grand'mère, piquée de ce re- « fus, voulut me marier avant qu'il fût « connu dans le monde. J'avois qua-

« torze ans ; on lui parla de monsieur « de Rieux, qui n'en avoit que seize. « Son grand nom, une fortune im- « mense décidèrent madame d'Estoute- « ville à le préférer : mais on convint « qu'immédiatement après notre ma- « riage, monsieur de Rieux voyageroit « pendant deux ans, et qu'à son re- « tour seulement on nous réuniroit chez « la maréchale.

« Je ne fis pas une réflexion sur l'é- « ternel engagement que j'allois con- « tracter. Monsieur de Rieux venoit tou- « jours accompagné de son gouverneur : « je ne le voyois qu'en présence de ma « grand'mère ; et lorsque je l'épousai, « c'étoit précisément l'homme que je « connoissois le moins.

« En sortant de l'église, madame d'Es- « touteville donna un grand déjeûner : « nous y fûmes placés l'un près de l'au-

« tre, monsieur de Rieux et moi, sans « trouver un seul mot à nous dire; il « partit aussitôt après pour commen- « cer ses voyages.

« Dès le lendemain je repris mes « études habituelles : des maîtres de « tous genres m'occupoient. Je fus quel- « ques jours assez touchée du plaisir de « m'entendre appeler *madame*. Je m'y « accoutumai promptement; et bientôt « je ne me souvins de mon mariage que « lorsque le hasard en faisoit parler à « quelqu'un; car de moi même je n'y « pensois jamais.

« Il y avoit un an que je vivois ainsi « fort tranquille, lorsque l'oncle de mon- « sieur de Rieux, qui étoit son tuteur, « vint chez ma grand'mère. Il témoi- « gna le désir de la voir seule; on me « renvoya : et cette manière de me traiter « en enfant sur des intérêts qui me tou-

« choient de si près commença à me « blesser.

Lorsque madame d'Estouteville me fit « rappeler, elle étoit seule; je lui trouvai « un air grave que je ne lui avois jamais « vu : ma présence n'attira même pas ses « regards. J'imaginai que monsieur de « Rieux étoit malade, et moi, qui n'avois « jamais parlé de lui, j'en demandai des « nouvelles. Cette question surprit ma- « dame d'Estouteville ; elle s'étonna que « je fusse inquiète. C'est, lui dis-je, que « j'aperçois bien qu'il y a quelque chose « d'extraordinaire. — Mais, me répon- « dit-elle, la maladie, la mort vous « semblent-elles donc les seuls malheurs « à redouter? — Ah! repris-je, sans « penser à toute la confiance qu'il y « avoit dans ma réponse, je ne crains « que les malheurs dont vous ne pouvez « pas me sauver. Elle ouvrit ses bras,

« m'appela près d'elle, me serra contre « son cœur, et je vis des larmes dans ses « yeux. C'est alors que je fus réellement « effrayée ; ma grand'mère crut qu'il « valoit mieux m'apprendre toute la véri- « té. —Monsieur de Rieux a perdu au jeu « une somme considérable, me dit-elle, « une somme immense. Son oncle, qui « est très avare, veut qu'on assemble un « conseil de famille ; que ce soit moi qui « le demande pour sauver votre dot ; et « que son neveu, réduit à une pension « modique, aille passer dans ses terres « l'année qui doit s'écouler jusqu'à « votre réunion. Cette retraite seroit « sans doute raisonnable, s'il s'y résig- « gnoit de lui-même ; mais s'il la regarde « comme une injustice, car il se croit « maître de ses biens, on risque de l'ir- « riter, et de le jeter dans des travers « encore plus graves. — Je priai mon

« excellente grand'mère de payer la dette « de monsieur de Rieux sur ma fortune. « — J'y consentirois sans balancer, me « dit-elle, si vous aviez assez vu mon- « sieur de Rieux pour l'aimer; mais « vous déranger pour un mari fort ri- « che, et que vous ne connoissez point, « paroîtroit une exagération folle, dont « le public s'étonneroit. —

« J'obtins de madame d'Estouteville « qu'elle ne provoqueroit aucune des « mesures de rigueur que prendroit la « famille de monsieur de Rieux, et que « mon nom ne lui parviendroit jamais « d'une manière désagréable.

« C'étoit son intention; mais elle fut « bien aise de m'en laisser le mérite. Ce « grand évènement, qui m'annonçoit un « avenir malheureux, établit entre ma- « dame d'Estouteville et moi une con- « fiance, une intimité dont je n'avois pas

« encore joui. Devenue son amie, j'osai « lui demander pourquoi elle m'avoit « mariée à monsieur de Rieux, dans « un âge où son caractère, à peine « formé, ne pouvoit donner aucune « certitude de bonheur. Ma grand' « mère, voulant excuser la précipitation « qu'elle avoit mise à disposer de mon « sort, me parla de vous pour la pre- « mière fois ; elle m'apprit le refus de « votre père.

« La conduite de monsieur de Rieux, « comparée à vos excellentes qualités, « ajoutoit aux regrets de madame d'Es- « touteville. Sans nous en douter, vous « étiez devenu le sujet habituel de nos « conversations. Je n'avois jamais pensé « à monsieur de Rieux, pour en espérer « mon bonheur ; j'oubliai même que « j'avois à craindre de lui mes peines ; je « ne m'occupois que de vous, ne rêvois

« qu'à cette félicité idéale qu'elle m'avoit
« imprudemment fait entrevoir.

« Le baron de Rieux poursuivit le
« système de rigueur qu'il avoit adopté.
« Son neveu s'en offensoit : il aggravoit
« ses torts ; et, le croyant malheureux, je
« lui écrivis pour le prier de reprendre
« la pension qui m'avoit été accordée
« par mon contrat de mariage. Je lui
« offris mes diamants, en l'assurant que
« si ma jeunesse me jetoit jamais dans
« quelqu'embarras semblable, je le pré-
« fèrerois à ma famille pour m'en tirer.

« Ma grand'mère fut enchantée du sen-
« timent qui avoit dicté ma lettre. Dès
« qu'il y avoit deux personnes réunies,
« elle ne se permettoit point de parler
« des égarements de monsieur de Rieux ;
« mais à chacune d'elles, mais à part,
« mais tout bas elle me louoit et ne pou-
« voit s'empêcher de raconter ce qu'elle

« appeloit mes excellents procédés. Elle « ne se souvenoit plus de m'avoir sou- « vent dit qu'il n'est permis aux femmes « d'avoir raison qu'en silence, avec une « sorte d'égard, de réserve, et pour ainsi « dire à leur insçu. Sa tendresse pour « moi l'aveugloit ; je ne puis pas m'en « plaindre.

« Monsieur de Rieux n'accepta ni ma « pension, ni mes diamants, et me remer- « cia assez froidement. Il témoigna beau- « coup d'amertume contre son oncle, « qui, en me faisant connoître, disoit- « il, une erreur pardonnable à son âge, « avoit sûrement diminué l'estime que je « devois avoir pour lui ; enfin il étoit « facile de voir qu'il craignoit de me « trouver le sentiment insupportable de « ma supériorité.

« Dès que ma grand'mère put prévoir « que je ne serois pas heureuse, elle s'at-

« tacha à moi davantage : elle formoit « mon cœur et ma raison. A seize ans « j'étois déjà assez avancée pour me « dire, sans trop me révolter, que per- « sonne n'étoit complètement heureux, « et que je le serois peut-être moins que « personne.

« Au moment où l'on attendoit le « retour de monsieur de Rieux, il « m'écrivit qu'il ne reviendroit jamais en « France. — Le baron de Rieux a cru, « me disoit-il, ne jouir pleinement de son « autorité qu'en me faisant sentir toute « l'étendue de ma faute. Ses éternelles « plaintes on mis le public dans la con- « fidence de mes torts; les éloges de « madame d'Estouteville lui ont appris « également vos bons procédés. Croyez, « madame, que je ne les eusse pas « laissé ignorer; mais un mari ne doit « pas consentir à les apprendre du de-

« hors, et notre réunion seroit mêlée de « trop d'orages.—D'ailleurs il convenoit « qu'il avoit formé en Angleterre une liai- « son qui possédoit tout son attachement : « —Vous auriez tort de penser, ajoutoit- « il, que ce secret que je confie à votre « générosité soit une nouvelle manière « de vous offenser ; soyez sûr qu'il n'é- « chappe ni à mon humeur, ni à ma « foiblesse, et qu'il est volontaire. J'en- « visage ma folie sans pouvoir la sur- « monter : je me blâme plus sévèrement « que vous ne ferez peut-être ; mais j'ai « cru par cet aveu devoir vous rendre « toute votre liberté. Si vous daignez « me pardonner, m'écrire quelquefois, « m'accepter pour ami, je tâcherai d'en « mériter le titre par le plus constant « intérêt. —

« Nos deux familles furent indignées, « révoltées ; moi seule je défendis mon-

« sieur de Rieux. Ma grand'mère vou-
« loit à l'instant demander la cassation
« de mon mariage. Notre jeunesse ren-
« doit vraisemblable et admissible le
« défaut de consentement. Monsieur de
« Rieux même sembloit indiquer ce
« moyen : je m'y opposai cependant,
« pour ne pas jeter son oncle dans des
« partis extrêmes, et avoir toujours le
« droit de défendre celui dont je porterois
« encore le nom.

« — Maman, disois-je à madame d'Es-
« touteville, ne nous fâchons point, ne
« nous faisons pas plaindre pour un mal-
« heur que nous ne sentons pas. Je suis
« mille fois plus tranquille depuis que
« monsieur de Rieux a signifié son éloi-
« gnement, que je ne l'étois lorsqu'on
« attendoit son retour. —

« Pour éviter les propos du public,
« nos parents décidèrent qu'on cache-

« roit la résolution de monsieur de « Rieux, et que ma grand'mère atten- « droit deux ans avant de faire aucune « démarche pour annuler notre mariage. « Elle y consentit, dans l'espoir que peut- « être pendant ce temps monsieur de « Rieux reviendroit à des sentiments « plus raisonnables.

« Le premier moment de sa colère « passé, elle retrouva son indulgence or- « dinaire. — Votre neveu est encore un « enfant, dit- elle au baron de Rieux; ne « le punissez pas en homme, respectez « sa réputation : ils sont si jeunes l'un « et l'autre, qu'on ne doit toucher à leur « avenir qu'en tremblant. — Je la vois « encore me frapper doucement sur « l'épaule, et dire à nos deux familles : « Cet avenir-là se composera, j'espère, « d'un bien grand nombre d'années.

« Cette grande affaire, qui décidoit de

« mon sort, avoit à peine attiré mon « attention; je repris mes occupations « habituelles.

« Résolue de conserver mon indiffé- « rence, de la garantir de toute atteinte, « je me moquois sans cesse de l'amour, « et tenois à mon mariage comme à l'heu- « reux empêchement d'en contracter un « autre.

« C'est à seize ans que je prétendis « arranger le reste de ma vie. Je me pro- « posois de la consacrer à soigner mon ex- « cellente grand'mère, à faire de bonnes « actions, mais à craindre tout senti- « ment; enfin de conserver ma liberté, « mon indépendance, voulant m'inté- « resser à tout et ne m'attacher à rien.

« Depuis l'éloignement de monsieur « de Rieux, ma grand'mère paroissoit « plus sérieuse; elle parloit de votre « père avec moins d'amertume. Vous

« aviez commencé vos voyages : elle « s'informoit avec soin de votre conduite « dans les différents pays que vous par- « couriez. On ne parloit de vous qu'a- « vec les plus grands éloges ; elle aimoit « à les entendre, et toujours ils ajou- « toient à sa mélancolie.

« A votre retour je lui vis une agita- « tion extraordinaire. Vous parûtes dans « le monde : un de nos parents vint le « soir nous parler de l'intérêt que vous « aviez généralement inspiré. Il n'oublia « rien : cet air de douceur, de bienveil- « lance, qui frappe au premier abord ; « le tendre respect que vous portiez à « votre père, il faisoit tout valoir. Que « sa conversation me parut fatigante ! « il me sembloit que c'étoit m'offenser « que de vous louer.

« En s'en allant, il demanda à la ma- « réchale la permission de lui amener

« votre père le lendemain. Elle y consen-
« tit avec joie ; et aussitôt je formai la
« résolution de ne pas me trouver chez
« elle. Je fuyois votre présence. Je ne
« sais pourquoi il m'étoit entré dans l'es-
« prit que votre père devoit vous avoir
« prévenu contre moi. Pour la première
« fois, l'abandon de monsieur de Rieux
« m'humilioit. Ne paroissoit-il pas jus-
« tifier votre refus, votre prévention ?
« Pour la première fois aussi j'avois de
« l'humeur contre ma grand'mère. En
« consentant à vous recevoir, je trouvois
« qu'elle manquoit à sa dignité, blessoit
« la mienne; enfin, j'étois mille fois plus
« fâchée contre vous que je ne l'avois été
« contre monsieur de Rieux.

« J'étois bien loin de m'avouer que
« mon cœur devinoit peut-être que vous
« auriez pu le rendre heureux : on di-
« soit tant de bien de vous ! Le jour où

« vous vîntes chez ma grand'mère, je « m'en allai dès le matin voir une de « mes amies à la campagne : je ne la « quittai que fort tard, pour ne pas vous « trouver chez madame d'Estouteville.

« En revenant, j'étois déjà fâchée du « bien que j'allois entendre dire de vous ; « car aujourd'hui je m'aperçois que ja- « mais je n'ai pensé qu'on pût en dire « du mal.

« Je trouvai ma grand'mère à son « whist, et tout le monde occupé d'une « nouvelle politique assez importante. « Votre nom ne fut pas prononcé : mon « agitation se calma peu à peu ; mais en « même temps la curiosité me gagnoit. « Vers la fin du souper, quelqu'un s'a- « visa cependant de vous nommer. Mon « oreille attentive recueilloit avec sur- « prise les éloges qu'on vous donnoit. « Vous aviez réuni le suffrage des per-

« sonnes les plus difficiles, les plus sé-
« vères; tout le monde étoit enchanté de
« vous. Cet engouement, cet aveugle-
« ment me paroissoit une folie dont je
« ne me consolois qu'en me disant : *Je*
« *le verrai!* Il sera bien parfait si je ne
« lui découvre pas un défaut, tout au
« moins un ridicule ; et si le malheur
« veut qu'il n'ait ni ridicule ni défaut,
« il ne manquera pas d'avoir quelques
« vertus bien exagérées, bien insocia-
« bles. Enfin, je vous attendois avec au-
« tant d'impatience que j'avois mis d'em-
« pressement à vous fuir.

« Quinze jours se passèrent sans que
« vous daignassiez seulement vous faire
« écrire chez madame d'Estouteville.
« C'étoit clair, vous n'étiez pas poli ;
« j'aurois dû le deviner.

« J'allai à la fête donnée par l'ambassa-
« deur d'Espagne ; je pensois qu'il étoit

« impossible que vous n'y fussiez pas. Je « me rappelle qu'en m'habillant, j'éprou- « vois un sentiment de gaieté qui tenoit « presque du dépit. Ma grand'mère fut « frappée du soin que j'avois mis à ma « parure, me répéta plusieurs fois qu'elle « me trouvoit bien mise ; et j'avois peine « à ne pas lui avouer combien ses éloges « me faisoient de plaisir.

« Dès que vous parûtes, mon cœur « vous devina. Je vous sus gré du res- « pect avec lequel vous allâtes saluer « madame d'Estouteville. Vos manières « pleines d'égards, de dignité, étoient « si différentes de celles des autres jeunes « gens, que je ne pus m'empêcher de « me dire : s'il est poli, c'est donc moi « qu'il fuyoit.

« On me pria de danser : vous vous « approchâtes ; vous suivîtes tous mes « pas : je le voyois ; et me troublois.

« Après le menuet, vous vîntes au-
« près de moi. Que je fus aise lorsque
« je jugeai que votre père, non seule-
« ment ne vous avoit point parlé du
« projet de nous unir, mais vous avoit
« laissé ignorer jusqu'à mon existence !
« Pour la première fois la coquet-
« terie entra dans mon ame. Je serai
« si aimable, me disois-je, si aimable
« pour lui, qu'il me regrettera toute sa
« vie.

« Vous rappelez-vous que j'allai wal-
« ser avec le comte de Tavannes, qui
« est, après vous, le jeune homme le
« plus distingué de la cour? Il avoit cru
« être amoureux de moi, et le seroit
« peut-être devenu, si je ne lui avois peint
« mon indifférence de manière à lui per-
« suader qu'il étoit impossible de la
« vaincre. Sa conduite avoit été si fran-
« che, si aimable, tellement dénuée

« de prétention et d'humeur, que la « maréchale l'ayant admis dans sa so- « ciété, il avoit conservé avec moi la « familiarité d'un frère ou d'un vieil « ami.

« Je ne sais si l'amour le mieux guéri, « le moins encouragé, est encore sus- « ceptible de jalousie; mais il découvrit « avant moi ce qui se passoit dans mon « ame. En walsant, comme nous pas- « sions devant vous, je vous regardai « un seul moment, et il me dit: *Voilà « celui qui nous vengera tous*. Je me « fâchai: mon humeur, au lieu de le dé- « tromper, le persuada. — Si vous aviez « ri de ma prédiction, me dit-il, je me se- « rois bien gardé d'y ajouter foi; mais... « Il s'arrêta. Cette fantaisie de monsieur « de Tavannes me piquoit réellement. « — Jamais, jamais, lui répondis-je « avec colère; c'est le seul homme que

« je doive haïr. — Ah ! s'écria-t-il en « riant, n'en parlons plus : c'est terrible ! « le seul qu'on doive haïr ! Véritablement « ce jeune homme-là est bien malheu- « reux. — Il me ramena à ma place, et « s'éloigna. — S'il fût resté près de « nous, j'aurois sûrement évité de vous « parler : mais il ne me voyoit plus ; « personne ne me soupçonnoit la foi- « blesse de désirer vous plaire. Mon « amour-propre se complaisoit dans « le beau projet de chercher à me « faire aimer de vous, et dans la réso- « lution de vous rendre bien malheu- « reux.

« Nous causâmes long-temps ; aucune « de vos qualités ne m'échappa, toutes « me donnoient de l'humeur. Vous par- « lâtes de votre père avec un attache- « ment extrême. Je crus que c'étoit pour « me choquer ; enfin vous bouleversiez

« mon ame, et cependant je ne vous « aimois pas encore.

« Vous m'occupiez tellement que je « ne m'apercevois pas que le comte de « Tavannes nous observoit. Il passa près « de moi en disant avec l'air du doute: « — *Jamais?* D'après ce qui venoit de « se passer entre nous, ce mot, de « lui à moi, signifioit, *Vous n'aimerez « jamais? — Moins que jamais*, repris- « je avec une véritable humeur contre « moi, contre vous, et bien plus contre « monsieur de Tavannes, qui venoit hors « de propos se mêler aux secrets de mon « cœur.

« J'étois d'autant plus irritée, que « j'aperçus dans vos regards un extrême « étonnement de l'intimité qui paroissoit « exister entre monsieur de Tavannes « et moi. Assurément mon projet étoit « bien de vous persuader mon indiffé-

« rence pour vous, mais j'aurois été « désolée que vous pussiez me croire du « penchant pour un autre.

« Vous restâtes près de moi pendant « tout le bal, et j'en ressentis une joie « involontaire ; depuis votre retour à « Paris c'étoit le premier moment doux « et calme que j'avois éprouvé. »

« Ne croyez pas qu'un amour-propre « offensé ait eu le pouvoir d'exciter la « préférence que vous m'inspiriez. Ma- « dame d'Estouteville, sans penser à « ma jeunesse, parloit si souvent de « vous, et toujours avec tant d'éloges ! « Elle me laissoit trop voir que vous « seul auriez pu me rendre heureuse.

« Les jours suivants, vous revîntes « chez madame d'Estouteville. Vous « l'aviez négligée avant de me connoître ; « dès que vous m'eûtes aperçue, vous ne « la quittâtes plus ; mon cœur vous en

« tint compte. Chaque jour je me disois « avec une joie vive, avec la plus douce « confiance : *Il m'aimera !* Insensée ! « toute entière à ce désir de me faire « aimer de vous, sur-tout de me faire « regretter, je ne m'apercevois pas que « déjà vous occupiez toute mon ame.

« Ma grand'mère nous observoit. Je « voyois bien qu'elle désiroit qu'un « même sentiment pût nous attacher ; « qu'elle n'aspiroit qu'à reprendre l'es- « poir de nous unir. Pour moi, sans rien « prévoir, je laissois les jours et les « mois s'écouler. Combien ce temps a « eu de charme ! que j'étois follement « heureuse !

« Ce jour où monsieur de Taxannes « vous inspira une si forte jalousie, pen- « dant que vous m'accusiez, je ne faisois « que me défendre du sentiment secret « qu'il nous croyoit l'un pour l'autre.

« Il me faisoit remarquer votre agi-
« tation, rioit de l'inquiétude visible
« que vous éprouviez, prétendoit que
« je devois le remercier de votre co-
« lère, de votre humeur; il avoit bien
« raison.

« Vous fûtes au moment d'attirer sur
« moi tous les regards; je le craignis,
« mais, oserois-je le dire, sans avoir la
« force de m'en fâcher. Il falloit que
« l'aimable, l'honnête Eugène aimât
« passionnément pour ne pas sentir tant
« d'imprudence.

« Vous jouâtes; prêt à vous oublier,
« je fus effrayé d'avoir eu le droit de
« vous rendre coupable. Ah! Eugène!
« qu'un tel empire ne m'appartienne
« plus, et ne soit jamais accordé à au-
« cune autre. Cependant, combien alors
« votre repos, votre bonheur, furent
« assurés! Seule dans un coin du salon,

« je ne vous regardois pas, mais vous « étiez dans mon cœur. Que de pro- « messes secrètes de ne jamais vous cau- « ser une peine !

« Sûre de notre mutuelle affection, je « me disois souvent que mon cœur et ma « main pourroient se donner si je con- « sentois à demander ma liberté. Les « espérances attachées aux mariages heu- « reux me troubloient ; ce rêve de l'exis- « tence entière consacrée à se plaire, à « s'aimer, m'entraînoit malgré moi. Ce- « pendant, effrayée par le sentiment in- « juste de votre père, les pensées du « bonheur me causent de la tristesse.

« Le motif qui a éloigné nos parents « me semble un secret impénétrable ; « comment détruire ce qu'on ne connoît « pas ? Quoique ces préventions ne « m'aient pas pour objet, puisqu'ils ont « cessé de se voir il y a vingt ans, ne

« nous exposons point à ce que votre « père refuse une seconde fois de con- « sentir à notre union. Bornons-nous « à une amitié comme on n'en con- « nut jamais ; à une amitié dont mon « cœur s'est fait une image enchante- « resse.

« Votre père arrive demain : peut-être « voudra-t-il vous éloigner de nous ; « c'est cette crainte qui m'a jetée dans « tous les aveux que je viens de vous « faire. J'ai passé la nuit à vous écrire. « D'abord, je ne comptois vous peindre « qu'à demi les agitations de mon ame, « mais ma sincérité m'a entraînée : n'im- « porte, je n'effacerai rien. Vous saurez « comme moi-même mes sentiments, « mes pensées, mes résolutions. Pro- « mettez-moi que, malgré le retour de « votre père, vous nous donnerez une « heure de chaque jour. Je ne demande

« que des heures pour l'affection de « toute ma vie.

« ATHÉNAIS. »

J'ai volé chez madame de Rieux ; pour la première fois j'ai osé monter dans son appartement sans y être autorisé, ni par son aveu, ni par aucune permission de la maréchale. Athénaïs étoit libre, elle m'aimoit, je l'adorois ; qui pourroit s'opposer à notre union? Elle m'a reçu avec le plus touchant embarras. « Je suis « depuis ce matin à me reprocher ma « franchise, m'a-t-elle dit en rougissant. » J'ai essayé de lui peindre le ravissement que sa lettre m'avoit fait éprouver. Son regard avoit une douceur, une innocence enchanteresse. Hier le mot d'amitié m'auroit paru si doux ! aujourd'hui j'en désirois un plus tendre. — « Non, non, « m'a-t-elle dit, une passion nous donne-

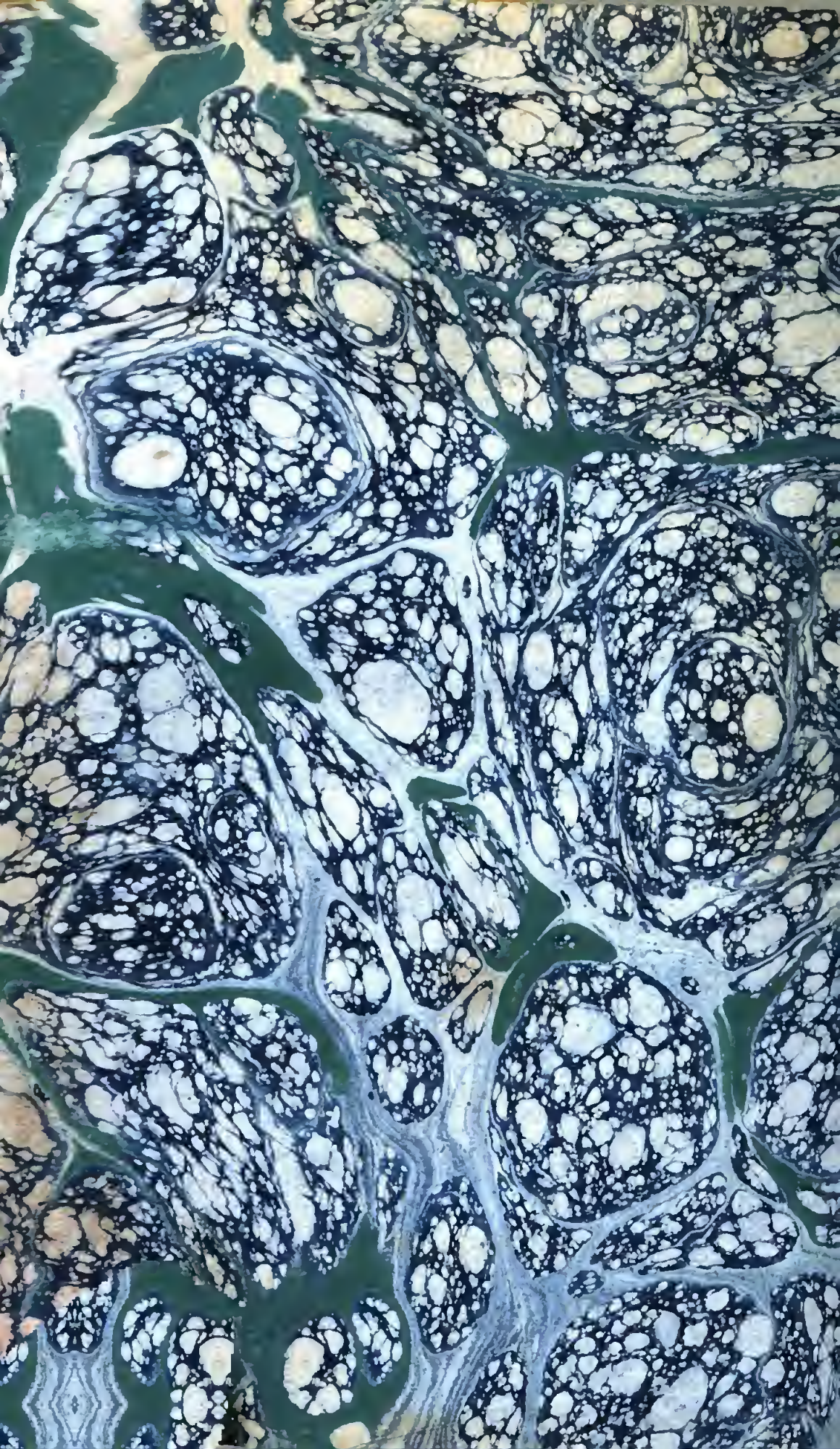
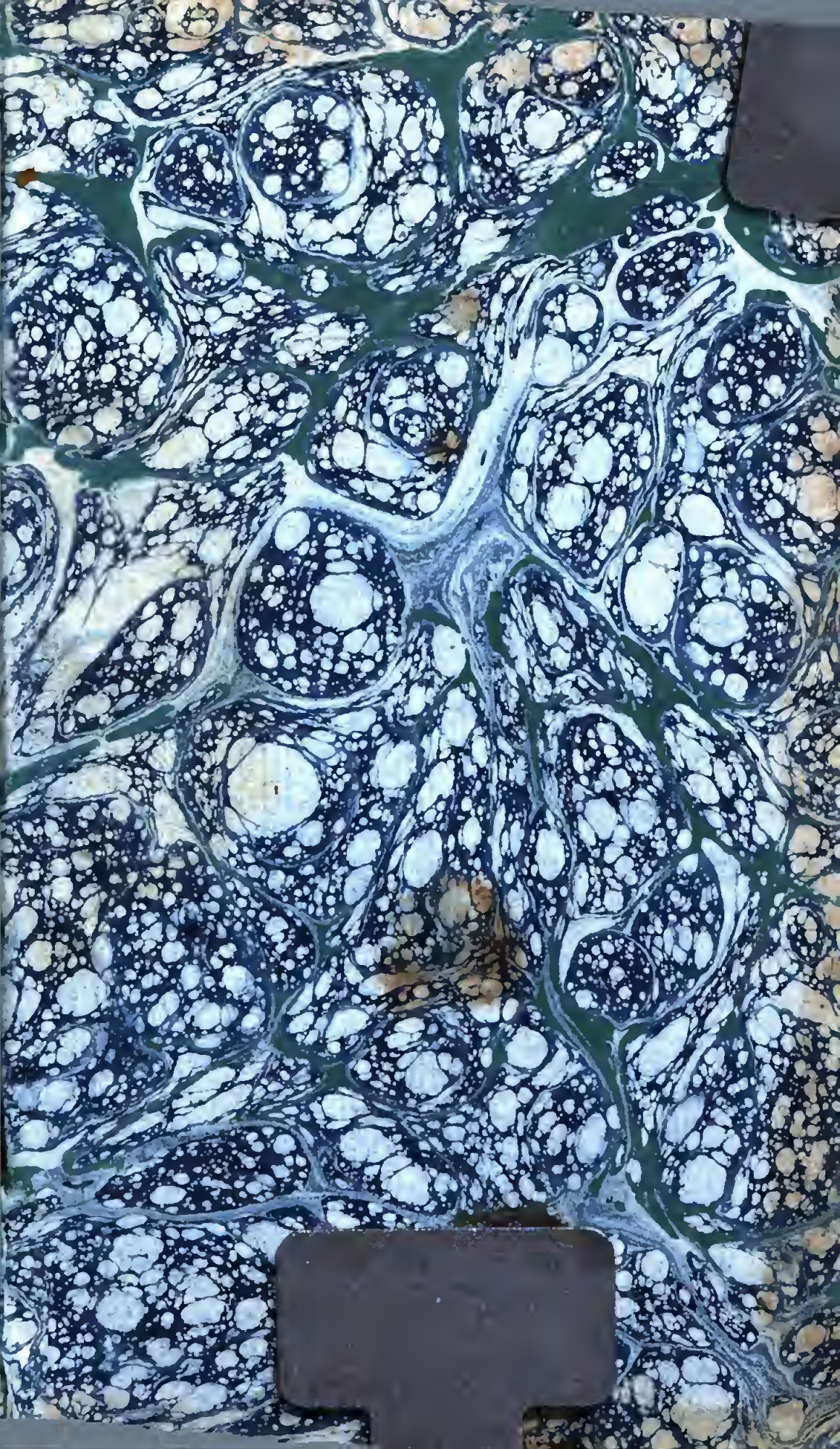
« roit toutes ses peines, toutes ses injus-
« tices; je n'éprouve que bienveillance
« et bonheur. » Comme elle, je jouis-
sois d'une félicité qui avoit quelque chose
de céleste. — « Parlons de votre père;
« a-t-elle ajouté; je crains d'autant plus
« ses préventions, que j'en ignore le
« motif. Promettez moi que vous vien-
« drez ici comme avant son retour. »
« — « Je m'y suis engagé. » — « Ce
« n'est pas assez : dites, après moi, que
« vous viendrez *comme pendant son*
« *absence.* » — « *Comme pendant*
« *son absence*, ai-je répété après
« elle, de toute mon ame. — « *Tous les*
« *jours.* » — « *Tous les jours*, ai-je
« repris, transporté de joie. » — « Et moi,
« je m'engage à ne jamais prononcer un
« mot qui puisse l'affliger, à être votre
« amie, votre meilleure amie. » J'ai osé
douter que cette amitié si tendre pût suf-

fire à notre bonheur; je lui ai rappelé qu'il ne tenoit qu'à elle d'être libre. — « Je crains que votre père ne consente pas « à notre mariage. Il a fait le malheur de « ma vie, peut-être le voudroit-il encore. « N'importe, je ne serai occupée que du « bonheur de la sienne; enfin, je veux que « si la mort ou un malheur nous sépare, « vous cherchiez dans votre pensée s'il « est un seul moment où je n'aie pas été « votre plus parfaite amie. » Le sentiment que j'éprouvois étoit si vif, que je me suis écrié : « Laissez-moi vous fuir, ou « espérer que vous répondrez à mon « affection. » — « Écoutez-moi, Eugène; « je m'abuse peut-être, mais je me suis « fait de notre amitié une image toute « divine. Je veux vous amener à mes « sentiments, au moins le tenter. Aban- « donnez-moi votre ame seulement un « mois. » Je la regardois, et ne conce-

vois pas comment il me seroit possible de résister à ses volontés, comment il me seroit possible de m'y soumettre. Elle a repris avec une inquiétude si tendre: « Seulement un mois! Aujourd'hui, si « l'on vous forçoit à ne plus me voir, y « consentiriez-vous sans peine? — Oh! « non! Mais aujourd'hui je puis encore « m'éloigner, et dans un mois..... » Elle ne m'a pas laissé achever. — « Alors « il sera temps de vous dire: *Je veux* « *qu'Athénaïs me regrette toujours;* « *je veux qu'Athénaïs soit malheu-* « *reus!....* » — Athénaïs malheureuse! oser croire en avoir le droit, n'est-ce pas le bonheur suprême? L'empêcher, n'est-il pas mon premier devoir?..... Je sentois bien que je risquois tout mon repos à venir. Mais j'ai pris tous les engagements qu'elle m'a dictés. Une idée nouvelle étoit suivie d'une pro-

messe nouvelle ; elle paroissoit enchantée. Ses yeux remercioient le ciel et moi-même !.....

Ah ! celui qui n'a pas cru pouvoir préférer la tranquillité de son amie à son propre bonheur ; celui qui ne l'a pas cru, au moins un jour, n'a jamais aimé.

FIN DU TOME PREMIER.

56012